

Cité des arts

Le Média Culturel Varois

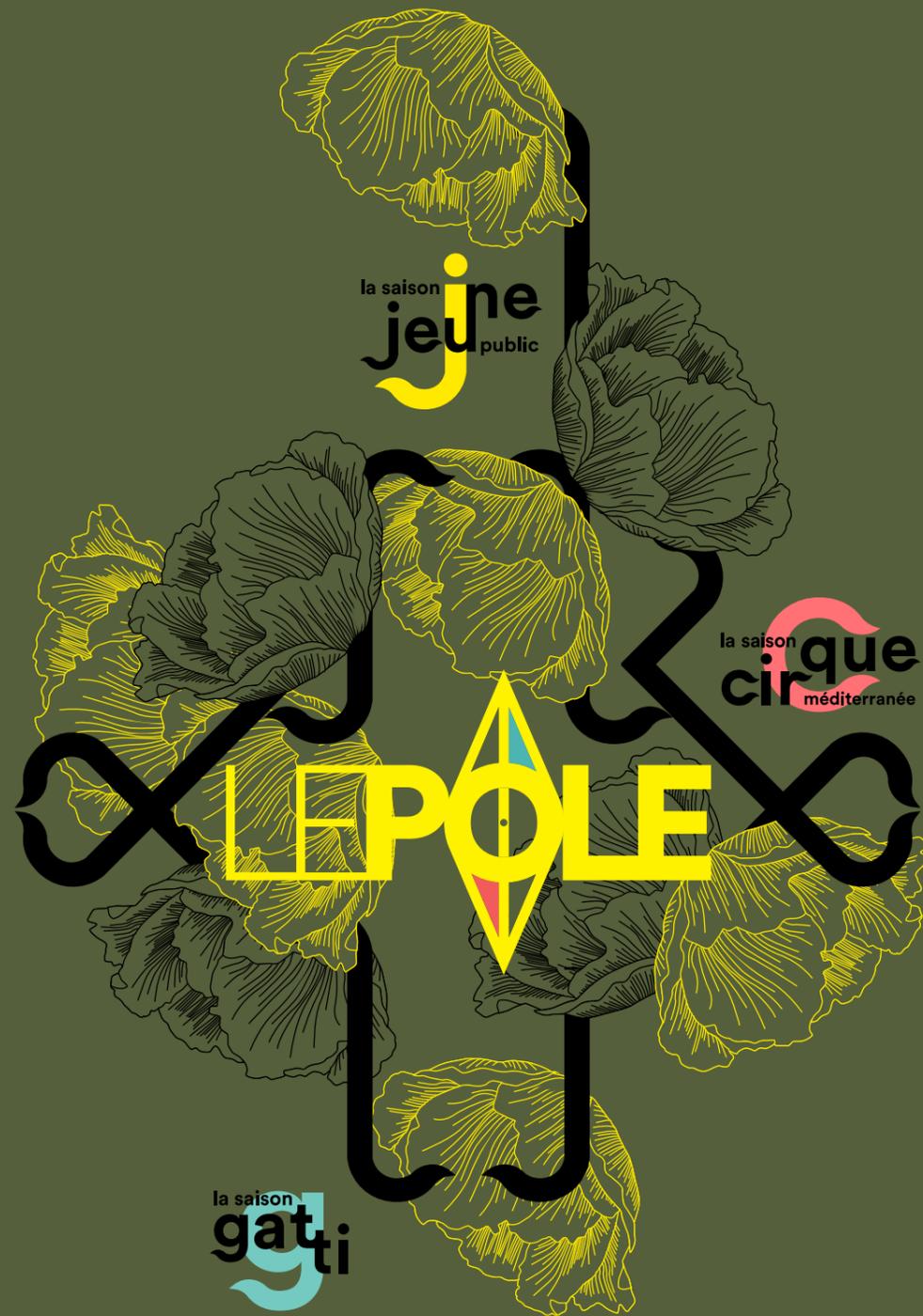
www.citedesarts.net

  [citedesarts83](https://www.instagram.com/citedesarts83)

Numéro spécial - 2020



Une année 2020 Spécial arts de la scène



Des résidences d'artistes, des actions d'éducation artistique et culturelle et très bientôt des spectacles !



www.le-pole.fr
Tel. 0800 083 224 (appel gratuit)



COUP DE COEUR

Cinéma

JANVIER



LES PETITS ÉCRANS

— SALLES DE CINÉMA ET LIEUX D'EXPRESSION —

« Le Lac aux Oies sauvages »

de Diao Yinan

Après le somptueux « Black Coal » (Ours d'or à Berlin en 2014), le cinéaste chinois Diao Yinan continue à revisiter les codes du film noir au travers de l'histoire d'amour impossible entre un chef de gang recherché et une prostituée en quête de liberté. Au travers de leurs regards, Diao Yinan dépeint le monde sans pitié des basfonds de la société chinoise où violence, corruption et misère sont le pain quotidien. Pourtant, « Le lac aux oies sauvages » est loin d'être un film austère ou misérabiliste. La mise en scène

colorée et esthétique du réalisateur ainsi que l'alchimie parfaite du duo Hu Ge / Gwei Lun Mei transforment ce déluge de sang et de larmes en un ballet amoureux tortueux qui lorgnerait du côté du cinéma de Wong Kar-Wai et de Jean-Pierre Melville. Si on peut regretter un final un tantinet trop long, ce « lac aux oies sauvages » a suffisamment de ressources pour prouver une fois de plus la belle vitalité du cinéma asiatique .

Maxime Decerier

Danse

Janvier 2020
Théâtre de L'Esplanade
Draguignan

Dominique Petit

Des images qui viennent du corps.



De tout temps, les hommes ont voulu être plus malins que le diable. Dans son dernier spectacle présenté à Avignon, l'anglais Akram Khan, chorégraphe majeur de notre époque, adapte l'un des premiers récits de l'humanité, l'épopée de Gilgamesh, roi sumérien, qui ici détruit une magnifique forêt de cèdres. Point de départ pour évoquer l'urgence écologique à laquelle nous faisons face. Son danseur principal, Dominique Petit, à soixante-neuf ans, trouve ici l'un des rôles marquants de sa carrière. Il revient pour nous sur cette expérience.

Vous avez une longue et prestigieuse carrière, en tant que danseur et chorégraphe. Akram Khan est l'un des chorégraphes les plus reconnus actuellement. A-t-il été facile d'accorder vos visions ?

Ça a été surprenant. Il fallait s'accorder de toute façon. Akram a choisi six danseurs d'univers extrêmement différents et pas formés à son style. C'était un chemin mutuel d'aller les uns vers les autres. Les six danseurs ont une manière d'aborder le mouvement et les personnages qui leur est propre et très identifiée. Je me sens très proche de sa méthode de travail, en recherche permanente, sans dramaturgie bien élaborée au départ. Le travail est fait avec les danseurs et c'est toujours comme cela que j'ai fonctionné, en laissant la place en studio aux images qui viennent du corps, et non de l'esprit, ce qui ne peut être fait qu'en présence des danseurs.

Comment rend-on un sujet de société à travers la danse et en quoi cet engagement est-il important pour un artiste ?

Ca appartient à chaque artiste de déterminer la forme de son engagement. Pour moi ce n'est pas une position éthique ou morale de devoir s'engager. Akram s'est senti appelé par un fait de société majeur qui concerne l'humanité tout entière. Je trouve intéressant qu'il l'ait situé en rapport à une épopée aussi ancienne. Cela donne une dimension éthique

et contemporaine car ce que nous vivons aujourd'hui est la conséquence des actions de l'homme depuis toujours. Cela amène une distance, une dimension plus essentielle, sur l'attitude fondamentale de l'homme par rapport à son environnement.

La pièce est particulièrement physique, et le travail d'Akram Khan évolue en permanence pendant les séances de création. Comment se passaient-elles ?

De façon diverse, suivant les étapes à laquelle nous en étions de l'apprentissage. Au départ nous travaillions beaucoup autour de phrases écrites par Akram pour se familiariser à la gestuelle, au côté très électrique de sa danse. Nous avons effectué un très grand travail autour des bras, des mains, ce à quoi nous n'étions pas tous habitués. Nous avons exploré beaucoup de pistes pour étayer le récit, et n'avons gardé que l'essentiel. Nous avons fait de nombreux allers et retours, en créant des situations, de nouvelles pistes, puis revenant à la dramaturgie initiale. Finalement tout s'est resserré autour de celle-ci. Elle est construite comme un drame antique autour de danseurs ne quittent presque pas le plateau. Mais ce n'est pas une narration linéaire, il fallait préserver l'aspect poétique. Nous avons clarifié les intentions dans ce que vit chaque personnage, et son rapport aux autres. Nous sommes toujours

reliés à un, deux ou trois autres personnages, c'est une interaction constante. Pour le spectateur, il y a quelque chose de surprenant, il ne peut anticiper. Rien n'est formel dans l'avancée de la pièce, au sens d'une chorégraphie classique. Il y a des sauts dans le temps, des revirements de situation...

Le spectacle mêle différents types de danse : indienne, contemporaine, hip hop; et des danseurs de différents horizons, est-ce une difficulté particulière ?

Je pense que c'était un pari très original de la part d'Akram de faire danser six danseurs aussi différents et qui soient en interaction continuelle. C'est un tour de force chorégraphique. Ça n'a pas été sans difficulté, mais ce sont des danseurs fabuleux, qui à force de travail ont trouvé des possibilités d'ensemble. Ce travail-là était extrêmement minutieux, c'est de l'horlogerie de précision. Il fallait aller s'approprier cette gestuelle. C'est un travail intensif de quatre mois. Mais Akram est un immense professionnel, avec une intensité de travail remarquable, qui fait du bien car en tant que danseur on attend cette exigence, que l'on nous pousse. Même si Akram a conservé une partie des mouvements naturels des danseurs, il les a transformés, les a entièrement resculptés.

THÉÂTRES EN DRACÉNIE

" LA DIVERSITÉ CULTURELLE AU SERVICE D'UN TERRITOIRE "

L'IVRESSE DU JOUR D'APRÈS...

C'est lorsqu'une chose nous manque que l'on s'aperçoit qu'elle nous était précieuse...
Du fin fond de notre confinement, nous avons sûrement, à un moment, pensé au temps d'avant. Celui où nous pouvions nous réunir et assister à des spectacles...

Laurent Perez
Président de l'association Théâtres en Dracénie



Les mots nous manquent, tant cette période particulière a marqué nos esprits. Même si les portes sont closes, Théâtres en Dracénie poursuit ses Actions Culturelles et Artistiques auprès du Jeune Public et continue à accueillir les compagnies en résidence de création. Nous gardons espoir de rouvrir nos portes !



Nous espérons que vous pousserez de nouveau avec force et détermination les portes du Théâtre, que vous viendrez vous enivrer de poésies, de mélodies, de mouvements dansés, portés, délivrés des contraintes de l'isolement, et ainsi vous libérez de ces longs mois d'enfermement pour voyager avec les artistes...
Nous nous tenons prêts !

Maria Claverie-Ricard
Directrice de Théâtres en Dracénie

WWW.THEATRESDRACENIE.COM



THÉÂTRE DE DRAGUIGNAN



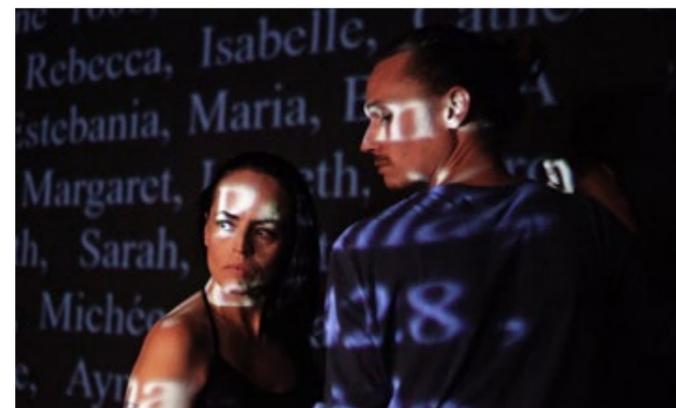
Espace des Arts - Le Pradet

Les Ritournelles Awa Ly Le jeu de l'oeil
RidzCompagnie Le Dindon Cie Viva
Tram des Balkans Vous êtes ici
La Convivialité Le petit garçon qui avait
mangé trop d'olives Gaïa 2.0
Le Grand chut. Alex Jaffray At Down
We Are Kings Julianne Joe Cie
Balkis Moutashar Festival Equinoxe
l'Etreinte PlayWar Catherine Salviat
Tchanelas Musique à la Cour

Au plaisir de
vous revoir
prochainement

04 94 01 77 34

www.le-pradet.fr



Benoit Olive & Stéphanie Slimani

Les femmes peuvent se suffire
à elles-mêmes.

Théâtre
Janvier 2020
Chateauvallon
scène nationale
Ollioules

Pour son nouveau spectacle, Stéphanie a choisi un sujet qu'elle connaît de près : la femme. Mais, à l'encontre de la tendance actuelle, elle a souhaité parler des femmes puissantes, avec l'aide du musicien Benoit Olive. Poésie, musique jouée sur scène, chorégraphie, cette oeuvre originale, hybride et intense, vient interpeller le spectateur.

Qu'est ce qui t'a donné envie de présenter ces femmes, loin de l'image habituelle ?

C'est une série de réflexions sur moi et ma place en tant que femme artiste, et sur l'air du temps, des lectures, ou ce que j'ai pu voir d'autres femmes. Le mot victime revenait tout le temps dans l'actualité et les conversations, comme collé à l'image de la femme. Mais l'inverse existe aussi : la femme puissante, ou criminelle... J'ai proposé le projet à Benoit, musicien et à Florie Laroche, danseuse, qui sera finalement présente sous la forme d'une marionnette. Au départ, j'étais récitante, et Florie occupait le plateau en dansant. Mais elle a dû quitter le projet, et on a réaménagé l'espace avec d'autres interactions. Ce n'est pas un concert, une pièce, une chorégraphie ou un récital poétique, mais tout cela à la fois. Je voulais croiser nos univers artistiques respectifs, car on se nourrit des autres.

Tu as écrit toi-même les textes du spectacle...

Le texte est intimement lié à la musique de Benoit. Il y a huit tableaux, dont six portraits. Nous avons eu quelques mois de lecture commune, de réflexion, pour savoir de qui on

parle et comment on en parle. J'ai écrit, en tenant compte du regard de Benoit. Au départ, j'étais trop littéraire et bavarde. Il a fallu être plus poétique, lier les mots et la musique, que les mots se glissent dans la musique. Nous avons créé le spectacle en résidence au Telegraph. C'est très différent de mon univers habituel, tourné vers le jeune public. Quand on joue des choses fortes, cela remue. Nous ne voulions pas tomber dans la dénonciation ni dans la tribune féministe, mais donner à entendre des histoires universelles. Il n'existe pas que la femme douce et maternelle, mais aussi l'infanticide, la criminelle, la sorcière. Nous racontons et le public en fait ce qu'il veut.

Comment s'est passée la création musicale, sur quel matériau as-tu travaillé ?

Je suis arrivé avec un peu de matière musicale et sonore. En lisant les textes pendant la résidence, j'ai vraiment commencé à instrumentaliser, à composer. Certains tableaux sont nés instantanément, d'autres, dans la douleur, ont mis des mois à se construire. Océane Fillon est venue finaliser la mise en scène, travailler les détails, les

finitions. Au départ, je viens du jazz et de la musique progressive. J'ai créé une musique assez sombre, répétitive, qui s'enrichit petit à petit. J'utilise un synthé, une guitare électrique, de la voix, et un looper. C'est un travail par couche, sur une base d'accords et de mélodies enrichis au fil du portrait. C'est joué en live. C'est ce qui fait l'intensité du spectacle. C'est un sujet fort, très intense à jouer, le spectateur le ressent. Je travaille les harmonies, ce qui donne l'impression d'un orchestre parfois. D'autres fois, c'est très sobre.

Quel est l'apport de la marionnette ?

Au départ c'est le double de Florie, et son visage angélique. Elle dérange, elle a l'air réelle, et fascine par ses qualités étranges. Comme ces femmes qui fascinent et repoussent. L'histoire pourrait être réécrite en ne parlant que de femmes puissantes. Si la femme perd tout que lui reste-t-il ? Elle-même, et c'est suffisant. En tant que femme on peut se suffire à soi-même, mais on ne le dit pas assez, et les femmes ne se l'autorisent pas assez.

Marine Baousson

Sans peur, ou presque...



Ce n'est pas sans peur qu'elle monte sur scène, et elle compte bien nous en faire part. Cette peur, elle va s'en servir pour vous faire rire, ou vous faire comprendre qu'avoir peur... ça peut faire peur ! C'est une peureuse qui essaye de ne plus l'être et c'est sur scène dans « Fearless » qu'elle le dévoile

Fearless veut dire « sans peur », mais c'est loin d'être votre cas !

Le point de départ de ce spectacle est de faire une liste de mes peurs. J'ai peur de tout en réalité. Malgré tout, il faut quand même avancer dans la vie. J'ai donc décidé de m'intéresser de plus près à la peur, ce que ça définit et ce que ça crée chez les gens. Il y a ce désir en moi d'être sans peur car cela me freine, si je n'avais pas peur, j'aurais fait plus de choses, j'avancerais plus vite. Ce titre se réfère justement au fait de tout faire, en acceptant la peur que cela me cause.

Dans vos précédents spectacles, vous utilisiez beaucoup l'autodérision, est-ce le cas également dans celui-ci ?

Beaucoup moins. Cette autodérision a fini par être mauvaise pour moi, à la longue elle s'est transformée en dévalorisation. Ici, j'en fais, mais par sur tout. Je me moque d'autres choses. J'ai vu le spectacle « Nanette »

de Hannah Gadsby, qui m'a bouleversée et fait comprendre se dévaloriser n'apporte que de souffrance. Mon but, c'est que les gens passent un bon moment, que ce soit fun et qu'ils rigolent. J'emprunte un autre chemin pour faire rire. Mais je galère ! Ce n'est pas simple de changer la façon dont on aborde les choses.

Qu'est-ce qui vous a poussée à parler de vos peurs et à les partager ?

C'est un chemin que j'ai fait, un développement personnel. A un moment de ma vie je cherchais des solutions à mes problèmes. Et évidemment on se pose cette question : quelles sont nos peurs et qu'est-ce qui nous limite ? C'était très présent dans ma vie, ça l'est toujours. Dans mes spectacles, je parle de moi, de ma vie et de ce qui peut m'arriver, c'est donc naturellement que j'aborde le sujet de mes peurs. Elles font partie de moi. Bien sûr, je joue un personnage, mais qui est très proche de moi en fin de

compte. C'est un moi mis en scène. Ce qui m'arrive dans ma vie se retrouve sur scène.

Laissez-vous place à l'improvisation ?

Oui beaucoup. J'adore les spectacles créés dans l'improvisation. Parfois quand on improvise, on a une fulgurance. J'aime monter sur scène en ne sachant pas forcément tout ce que je vais faire, c'est très jouissif. Je présente des plateaux d'humour pour lesquels je ne prépare rien. Je monte sur scène et je tiens une demi-heure ! Je vois ce qui vient, et je crée. J'appelle ça l'instinct de survie de l'humour : je suis obligée de faire des blagues, sinon il ne se passe rien. Et cet instinct me permet de créer. Parfois je prends, parfois je laisse. Ce n'est pas toujours drôle, alors c'est simplement la galère qui fait rigoler les gens. J'aime interagir avec le public, quand je peux, cela rend un spectacle unique.

LA GARDE

VILLE

CONNECTÉE



Suivez notre actualité sur ville-lagarde.fr et les réseaux sociaux @lagarde83130 #villedelagarde



LE BEAUSSET



MAISON DES ARTS

La Maison des arts, bâtiment emblématique de 600m² construit en 1733, a été tour à tour église, chapelle des Pénitents bleus, puis salle de spectacles, casino, cinéma et bibliothèque. Le bâtiment est entièrement réhabilité et rouvre au public en octobre 2020. La Maison des arts remplit désormais une mission citoyenne, en offrant un guichet unique pour les offres de services culturels, sociaux et éducatifs.

La Médiathèque offre de nouveaux services et médias dans un environnement chaleureux et accessible à tous. Le service Culture y est aussi domicilié afin d'organiser au mieux les représentations dans la salle de spectacle située au rez-de-chaussée. Celle-ci offre une programmation variée de spectacles vivants : théâtre, musique, ciné-concert, jeune public et projection... Sa capacité est de 150 places assises et 200 debout avec une scène de 4 mètres de profondeur et 8 mètres d'ouverture et un équipement scénique neuf.



LA MÉDIATHÈQUE

La Médiathèque s'organise sur deux plateaux : Au 1^{er} étage : la musique et le cinéma, la presse pour tous les âges, la BD, la section jeunesse, les jeux vidéo...



Au 2^e étage : les romans et les documentaires ado et adultes, la salle informatique...

Au programme, l'accueil de classes et groupes, des sessions de jeux vidéo les samedis après-midi sur PS4 et Switch, des rendez-vous autour du conte pour les 0-3 ans et les plus de 4 ans chaque mois, une salle informatique, des salles de travail, des animations, ateliers créatifs, apéro-littéraires, spectacles, siestes musicales, cafés lecture, ciné-club... L'accès de la médiathèque, la consultation sur place ainsi que la terrasse et les espaces de lecture sont gratuits et ouverts à tous.



François de Brauer Goutard et son non-amour de l'Art.

Rémi Goutard déteste la sphère artistique, il aimerait éradiquer l'art et les artistes avec sa 'réforme Goutard'. Mais pourquoi faire un choix pareil ? François Brauer écrit « La Loi des Prodiges » en 2014, et y incarne avec brio une vingtaine de personnages. Que vous soyez amateur d'art ou non, la virtuosité de ce comédien aux multiples facettes saura vous séduire !

Qu'est-ce qui vous a poussé à créer cet anti-héros du monde artistique ?

Tout est né d'improvisation. J'ai passé six mois à improviser tout en m'interdisant un sujet de départ. J'avais l'intuition que de cette manière, j'allais réussir à extraire quelque chose d'authentique. Au bout de six mois, j'ai fait une rétrospective de toutes ces improvisations. Il y avait beaucoup d'interprétations d'artistes, mais je ne voulais pas écrire l'histoire d'un artiste. Pourtant ces personnages me plaisaient et c'est comme ça que m'est venue l'idée de créer un homme politique qui détesterait l'art et les artistes. Plus je creusais le sujet, plus il était intéressant socialement, politiquement, et même intimement parlant. Mon ambition première était purement narrative, je voulais raconter une histoire. Il fallait qu'il y ait de l'empathie autour de mon héros, ou anti-héros selon le point de vue, sans que ça tombe dans le manichéen. Parmi les retours que l'on m'a fait, il y en a un qui m'a beaucoup amusé : « On ne sait pas si tu es un militant de gauche ou un réac de droite en voyant ton spectacle ». Le but était aussi que chacun puisse s'y retrouver, d'un côté, on a un personnage qui incarne

l'artiste que tout le monde déteste, de l'autre côté, le personnage d'un député dont l'insensibilité peut sembler grandissante. Aucun monde n'est épargné.

Pourquoi avoir fait le choix d'incarner tous les personnages que vous aviez créés ?

C'est un rêve d'adolescent. J'ai commencé par de l'improvisation théâtrale dans les Yvelines. C'est ce qui m'a permis de me rendre compte que le comédien, c'est cette personne seule en scène qui fait rire le public, à l'image des humoristes. J'ai quand même suivi un parcours académique : j'ai été au Cours Florent et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. Pendant dix ans j'ai joué des pièces classiques du répertoire théâtral. Mais je voulais retrouver ce plaisir de l'impro, du mime, de la composition de personnages... Ce désir du « seul en scène » remonte à très loin.

Comment s'est déroulée la construction du spectacle ?

Il n'y avait aucune structure pendant longtemps. Jusqu'à ce que l'on observe ces six mois d'improvisation, qui nous ont aidé à construire un schéma avec mes co-auteurs Joséphine Serre et Louis Arène. A partir du moment où il y a trois

personnages dans une seule situation et qu'on est seul en scène, on a forcément besoin d'une mise en scène textuelle pour rendre la situation claire. La conception, c'est cette écriture particulière qui doit restituer une histoire à partir de plusieurs impros. Ça prend forme dans l'imaginaire du spectateur, avec de la suggestion de décors ou de situations. Il prend part au spectacle, en comblant par l'imagination les vides dans l'espace. C'est aussi ce qui est beau dans le théâtre,

Un personnage particulier auquel vous vous êtes attaché ?

J'aime beaucoup le clown-mendiant. C'est un personnage pathétique, et en même temps, il a une idée de l'art si naïve et tellement positive. C'est une rencontre pivot avec le Rémi Goutard adolescent. Il est si éloigné de moi, dans la voix et la posture. C'est mon contre-emploi, plus que quand je joue des femmes. Il a quelque chose qui me touche et me donne même envie de lui retrouver un rôle dans mon prochain spectacle, pas sous la forme du même personnage, mais en gardant son âme.

Maëlle Poésy

Quand passé et présent ne font plus qu'un.



Maëlle Poésy et Kevin Keiss nous ont dévoilé leur dernière adaptation lors du Festival d'Avignon 2019. « L'Enéïde » est un classique, écrit par Virgile, qui raconte la fuite d'Énée, prince troyen, une fois sa ville détruite par les grecs. Partant du point de vue des vaincus, ce récit retrace les périples endurés par Énée et sa famille, qui cherchent à rejoindre l'Italie, pour y reconstruire leur vie.

Pourquoi avoir choisi ce texte qui traite de l'exil ?

L'adaptation de l'Enéïde est un projet que j'ai en tête depuis longtemps et dans la continuité du thème du voyage initiatique sur lequel j'ai déjà travaillé dans d'autres spectacles. J'ai rencontré le personnel de Primo Levi à Paris, qui s'occupe, entre autres, des réfugiés et des personnes victimes de torture dans leur pays. Ce qui revenait souvent lors des entretiens que j'ai pu avoir avec eux, c'est la question de la mémoire dans l'exil. Cette sensation de vivre entre deux espaces-temps différents, une confusion entre le présent et les souvenirs d'un passé dans lequel on reste coincé. Cette perte de repère fait intégralement partie de la notion d'exil. C'était une première porte d'entrée pour adapter l'œuvre. « L'Enéïde » est un des plus grands récits de métissage, qui exploite la complexité et la pluralité de la question des origines, et qui va à l'inverse de l'identité nationale, dont on entend beaucoup parler en ce moment.

On peut voir sur scène trois dieux s'exprimer chacun dans une langue différente. Pourquoi ce choix ?

Les grecs et les latins sont très croyants, c'est une façon

de traiter leur polythéisme. Les dieux sont omniscients et n'appartiennent à aucun espace, ni à aucun temps défini. Ça m'amusait de penser que les dieux puissent converser entre eux à l'image d'un « Babel » interne. Il est normal que ces entités puissent se comprendre sans avoir à parler la même langue, c'est d'ailleurs comme ça qu'on peut les différencier des êtres humains.

Nous pouvons voir comédiens et danseurs se répondre sur le plateau, pourquoi avoir choisi d'intégrer de la danse dans cette pièce ?

On parle ici d'un voyage, mais les mots et les poèmes ne suffisaient pas. J'avais envie qu'il y ait un investissement physique, pour pouvoir donner corps à ce voyage, qu'il ne soit pas seulement narratif. Ça permet aux spectateurs de ressentir l'épuisement de cet équipage qui fuit son pays, les sensations produites par leurs arrivées et leurs départs, qui sont des éléments récurrents du spectacle.

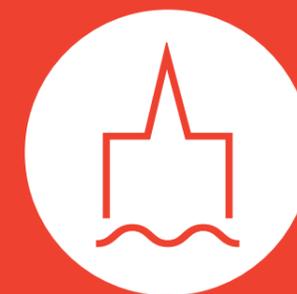
Quels sont les éléments clés de votre scénographie pour rendre plus réel l'exil de ce troyen, Énée, et de sa famille une fois la ville détruite ?

Dans l'espace, il fallait créer un lieu qui parle sans cesse de

destruction et de reconstruction, c'est l'un des éléments principaux de la pièce. On voit sa ville et tout ce qu'il y a vécu, se désagréger sous ses yeux. Cet homme, Énée, passe son temps à essayer de rebâtir. C'était aussi dans l'idée de créer un lieu de construction, de voyage constant, que nous avons intégré des danseurs à la pièce. Dans cette boîte noire qu'est un théâtre, ça nous a permis de faire ressentir la traversée de chaque pays, chaque mer, chaque kilomètre.

Vous avez co-adapté cette pièce avec Kevin Keiss, comment s'est passé le travail de réécriture ?

Nous avons tous les deux été formés à l'École Supérieure d'Art Dramatique de Strasbourg. Kevin en dramaturgie, moi en tant que comédienne. Et ça fait longtemps que l'on travaille en amont des projets d'adaptation. On réfléchit à de nouveaux axes à partir d'une pièce ou d'un livre qui nous intéresse. Ici, on réinvente une histoire du point de vue de la mémoire. Kevin est latiniste, il a de nouveau traduit certaines parties du livre depuis le latin afin de rendre notre texte plus poétique, compréhensible et rythmique. Ça donne plus de force au texte.



Retrouvez notre nouvelle série de vidéos

ESSENTIEL

Sur notre chaîne YouTube Cité des Arts Var



#1 - Pierre Beloüin
Artiste plasticien



#2 - Emilie Rasseneur
Metteuse en scène



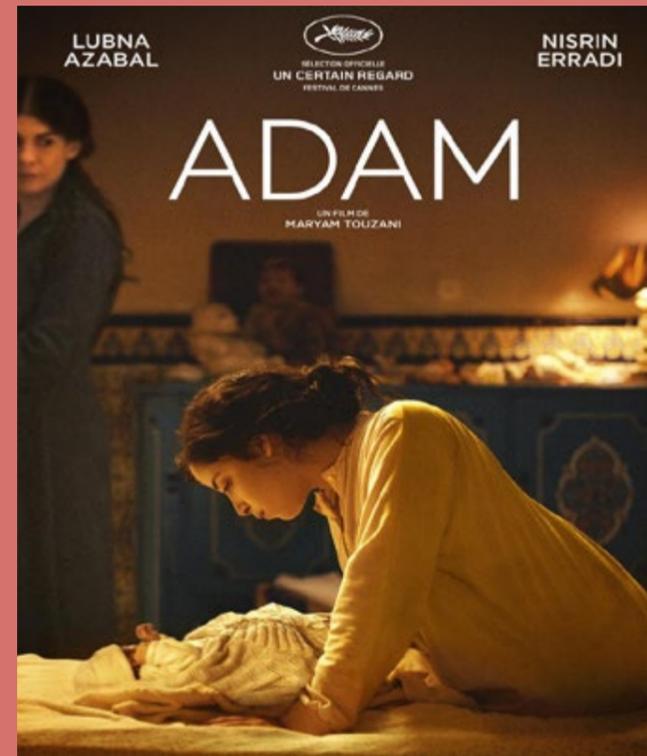
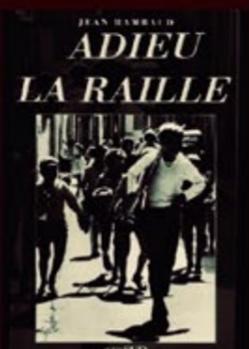
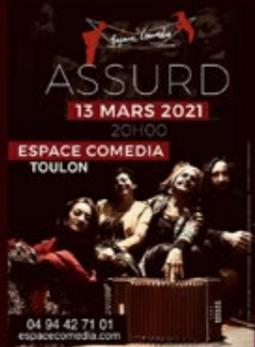
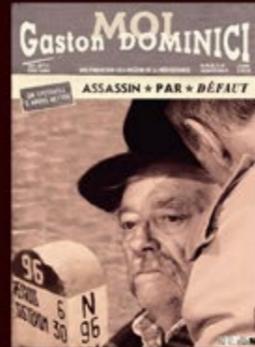
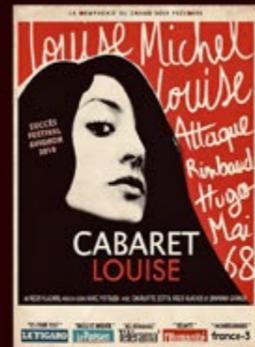
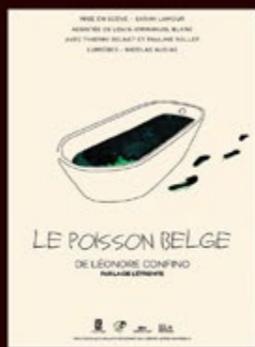
A l'Espace Comedia cette année, on fête un triple anniversaire

Les 11, 12, 13 et 14 Mars 2021 cet anniversaire sera d'abord votre fête.

Au programme : du théâtre, un film documentaire sur l'histoire de ce lieu emblématique de Toulon, des concerts

Plus d'informations sur espacecomedia.com

PROGRAMMATION



COUP DE COEUR Cinéma

FEVRIER

Par Cinéma Le Royal



« Adam »
Maryam Touzani

Dans la médina de Casablanca, Abla, veuve et mère d'une fillette de huit ans, tient un magasin de pâtisseries marocaines. Quand Samia, une jeune femme enceinte frappe à sa porte, Abla est loin d'imaginer que sa vie changera à jamais. Une rencontre fortuite du destin, deux femmes en fuite, et un chemin vers l'essentiel.

Avec une histoire de départ assez classique, la rencontre de deux femmes différentes mais qui vont s'entraider, la réalisatrice soulève la question de la place des femmes dans les sociétés patriarcales. Elle parle de sujets tabous dans le monde arabe de manière délicate, que ce soit de la question

du choix de la maternité, ou des femmes élevant des enfants sans père. Récit d'amitié et critique féministe qui pointe les traditions sexistes, le film aborde des sujets sociétaux sans surjouer le drame ni s'appesantir. Ses deux principales actrices participent à la réussite du film tant elles sont justes et lumineuses. Les beaux moments qu'elles passent à la confection des pâtisseries dans la boulangerie, bien que ce soit un dur travail duquel dépend leur survie, leur apportent la joie. Elles excellent peut-être un peu par ce biais un pacte de solidarité qui leur donne foi en l'avenir, quel qu'il soit.

Frank Micheletti

Je crois au pouvoir des corps.



Pour les lecteurs fidèles de Cité des Arts, nous ne présentons plus Frank, directeur, danseur et chorégraphe de la compagnie Kubilai Khan. Pour les autres, nous vous renvoyons à notre hors-série spécial Constellations, le festival qu'il dirige, disponible sur notre site internet. Ce mois-ci, il revient avec deux spectacles plus engagés que jamais, au Liberté et à Châteaufallon, ainsi qu'avec un dancefloor endiablé, ouvert à tous, dont lui seul a le secret.

Très engagé, comme toujours, tu commences le mois au Liberté, avec un spectacle sur la lutte africaine contre l'occident...

Black Belt est un solo créé pour le danseur Idio Chichava, notre danseuse étoile, en tant que danseur, mon plus proche collaborateur. C'est inspiré par le philosophe, économiste et musicien sénégalais Felwine Sarr qui a écrit « Afrotopia ». Il dit que l'Afrique a sa propre histoire et son propre tempo, et n'a pas besoin de recopier le modèle occidental, qui, de plus, est contestable. Notre société jette de la poudre aux yeux avec son modèle technologique et consumériste. Nous prétendons jouer à jeu égal avec les sociétés africaines, mais en réalité, nous souhaitons mener le jeu. Heureusement certains penseurs très importants, comme Felwine ou Achille Membé, le camourenais, essaient de faire sauter les verrous de cette domination. « Black Belt » veut dire ceinture noire, en rapport aux arts martiaux bien sûr et à cette idée de combat, mais aussi de maîtrise. Un autre texte important pour cette pièce est celui de Fernando Pessoa, « Ode maritime », écrit en portugais, la langue officielle du Mozambique d'où est originaire Idio. Nous avons tous un héritage, dont on ne va pas se débarrasser, et l'histoire de l'Europe et de l'Afrique sont conjuguées. « Ode Maritime » est un texte avec une certaine ruse, et Idio a des pouvoirs d'interprètes très nuancés : il peut avoir beaucoup de puissance, mais aussi beaucoup d'élégance et de subtilité. Black

Belt est comme une odyssée, qui démarre tumultueuse puis trouve sa sérénité. A la fin, quelque chose s'est transformé, et c'est grâce à la force du danseur, de son engagement. Idio est également directeur d'un festival de musiques et danses traditionnelles à Maputo. L'Afrique, avec sa jeunesse, est un continent très ressourçant. La musique électronique notamment se passe en Afrique aujourd'hui. Les artistes ont beaucoup de choses à dire, et c'est le cas d'Idio, que je considère comme coauteur de ce spectacle. Je crée la musique en direct, et la scénographie lumineuse d'Ivan Mathis est très importante dans le voyage.

Tu enchaînes sur le thème avec une Nuit Liberté...

Nous l'avons intitulée « African Soul Power », le pouvoir de l'âme africaine. C'est une ballade dans l'univers des musiques africaines. Les morceaux que je vais jouer ont été principalement conçus par des producteurs africains. Je vais mixer sur des vinyles ramenés de là-bas en grande partie. Nous proposons des ateliers où Idio montrera les steps et surtout l'esprit de l'Afro house. Il accompagnera aussi le public pendant la soirée, un dancefloor gratuit dans le hall à partir de 22h.

A Châteaufallon, tu aborderas le thème du dérèglement climatique...

C'est la deuxième partie de « Bien sûr les choses tournent mal » que nous avons donnée au Liberté. Les quatre danseurs et quatre musiciens reviennent de leur voyage dans le futur et se demandent ce qui se

passera avec ce dérèglement. Charles Fourier en 1821, nous alertait déjà sur la détérioration de la planète. Nous le voyons avec les méga-feux en Australie, nos canicules : ce qui risque d'arriver a déjà commencé. Nous sommes quatre musiciens, dont trois locaux : Jean-Loup Faurat, guitariste d'Hifiklub et de Chien Bleu mord le vent, Benoit Bottex, du Metaxu et du Vrrraiment, aux synthés modulaires, un musicien génial ; et moi au clavier, pour les locaux. Cheikh Anorak, batteur fou complète le casting. Je fais danser mes quatre danseurs fétiches : Gabriela Ceceña, que vous pouvez retrouver sur les clips de Thom Yorke, Esse, la flamande, Maria l'espagnole, et Idio. Je suis très touché en ce moment par l'implication de la jeunesse dans le dérèglement climatique. J'ai donc décidé de faire intervenir Morgane, une adolescente qui danse avec le Conservatoire pour nos Out of the box. Elle finit la pièce seule, c'est notre passage de relais, car le futur est à elle. Ce n'est pas une pièce apocalyptique, mais qui donne envie de se battre. Je crois au pouvoir de la danse car c'est un medium au-delà des mots. J'ai beaucoup appris de la poésie et surtout de Bernard Noël, le plus grand poète français, qui dans « La maladie du sens », parle de la confiscation des mots : on ne fait rien de ce que l'on dit. Pour moi, c'est le pouvoir des corps ensemble qui fera la différence. Le corps est un instrument de lutte important, quand il descend dans la rue, ou par la danse.



Yassine Ben-Chadli

Etre au cœur de la vie toulonnaise.

Yassine est directeur du Cinéma Gaumont-Pathé Liberté, emblématique de notre ville. Bien sûr, il y propose de nombreux nouveaux films, avec des salles à la pointe de la technologie. Mais saviez-vous que vous pouviez aussi y voir des opéras ou des concerts ? Il nous détaille les secrets de sa programmation éclectique.

Le Pathé Liberté propose de nombreuses séances hors des sorties de nouveautés...

Nous sommes avant tout un cinéma classique. Je suis les dates de sortie des distributeurs, et présente les films les plus courants. Puis je rajoute ma touche, avec des séances événement. Par exemple, nous avons « les rendez-vous cinéWhiles », quatre séances pendant une semaine, avec des films que je n'ai pas sortis en national, mais que j'ai identifiés comme intéressants. Nous proposons aussi des retransmissions en direct de grands spectacles : le Bolchoï de Moscou, le Met (Metropolitan Opera) de New-York et la Comédie Française. Pathé réalise, produit et distribue les captations. En février, nous retransmettons « Le lac des cygnes », une des dates phares de la saison. Autre date importante : « Kinky boots », le 12 mars, une comédie musicale de Broadway, très new-yorkaise, avec strass et paillettes. Nous proposons également des ciné-débats autour de films français dont l'équipe vient participer à un échange avec le public. L'accueil du public toulonnais est particulièrement chaleureux. L'année dernière, nous avons

eu un documentaire sur la permaculture, prochainement nous aurons « Noces de Rouille », un film toulonnais réalisé par l'équipe de Ghislaine Lesept et tiré de leur pièce de théâtre. Nous avons également présenté le film autoproduit d'un jeune varois de dix-huit ans, qui a eu beaucoup de succès, ou « La Vie Pure » de Jérémy Banster, autour de l'explorateur Raymond Maufrais, parti de Toulon et disparu en explorant la forêt amazonienne.

Vous proposez également des festivals et événements spéciaux...

Pour la Saint-Valentin, nous aurons une « Soirée filles », avec la projection de « L'arnacoeur », des cadeaux, des stands... Nous devrions également accueillir de nouveau en août les « Rencontres de la BD-Ciné », organisées par la librairie Falba, avec dédicaces par des auteurs de BD, et projections. Nous accueillons aussi les projections du festival « Mangazur », organisé au Palais Neptune par une association toulonnaise. Cet été, nous proposerons la partie court-métrage de l'« Ecu Festival », autour de films européens indépendants, sans maison de production. Deux fois par an, nous avons aussi des rendez-vous pour enfants, avec

trois films, dont un film culte d'il y a une dizaine d'années, et un autre plus ancien qui a été numérisé, et des animations : clowns, maquillage... Le prochain sera en juin.

Quel est le but de tous ces événements ?

Tout d'abord, c'est mon amour pour cette matière : opéra, concerts, ciné-débats. Et ma clientèle aime la diversité. J'aime particulièrement les ciné-débats, que je programme en concertation avec Le Royal, pour proposer des films différents. Je travaille également auprès des jeunes pour leur faire voir des films. L'éducation à l'image est importante : en montrant et expliquant les films aux jeunes, on développe leur sens critique. Nous mettons beaucoup d'énergie à dynamiser notre cinéma, à en faire un lieu de vie toulonnais. Les gens ont besoin d'être en société, et nous leur proposerons toujours de voir un film, ou un spectacle, dans les meilleures conditions. Toulon est très dynamique, avec de nombreux projets, comme le Pôle de la connaissance de Chalucet, qui va amener mille deux cent étudiants, ou le projet des Lices autour des professions médicales... Nous souhaitons participer à cela.

Lucile Jourdan

Heroïnes(s) anonyme(s)



Directrice artistique de la Compagnie les Passeurs, comédienne, metteuse en scène, intervenante sur plusieurs projets, Lucile Jourdan est une addict du travail. Quand elle s'arrête, que pensez-vous qu'il se passe dans sa tête ? Les addictions prennent plusieurs formes, mais nous cloisonnent quoi qu'il arrive. « Heroïne(s) » c'est l'occasion d'exprimer une confiance qui nous ronge. Lucile Jourdan nous en dévoile un peu plus à propos du premier volet « Alcool », écrit par Sabine Tamisier...

« Heroïne(s) » est un triptyque au nom assez singulier. On pense à Wonder-woman, on pense à la drogue, mais de quel genre d'héroïne est-il question ?

On parle avant tout des addictions. Le premier volet est « Alcool ». Ensuite nous aborderons les sujets « Amour » et « Travail ». L'idée de ce spectacle est de laisser une femme s'exprimer à propos de ce sujet dont elle n'arrive pas à parler. Il s'agit d'entendre la parole de cette femme qui ne se sent pas toujours écoutée et qui pour une fois se donne l'occasion de parler. Elle ose dire où elle en est dans son addiction et comment elle se voit par rapport aux autres. On est dans une parole de l'ordre de l'intime, qui ne manque pas d'humour pour autant. Ce spectacle ne fait pas passer de message, il nous invite plutôt à nous demander « Pourquoi, dans notre société actuelle, nos addictions sont-elles devenues un sujet aussi tabou ? »

« Heroïne(s) » serait donc un titre permettant de valoriser cette prise de parole féminine ?

Pour moi le terme héroïne est à entrée multiple. On pense

aux substances qui causent les addictions et provoquent ce silence. On voit cette femme qui nous parle de ses rapports à l'alcool, et fait en sorte de s'en sortir. On a tous autour de nous des personnes dont on ressent la fragilité, l'envie d'être ailleurs et de fuir cette réalité. Je peux comprendre que certains se laissent aller à ces substances, comme une manière de chercher quelque chose de différent dans cette réalité. Pourtant, ils font comme si tout allait bien tous les jours, ça relève du dépassement de soi selon moi. On peut parler d'héroïsme aussi, car pour moi l'héroïne, c'est quelqu'un qui va tout de suite me tendre la main. Mais dans son rapport à l'alcool, elle va frôler la mort, et la manière qu'elle aura de s'en relever se définirait presque comme héroïque. Je suis loin de condamner cette question, au contraire je trouve qu'il est crucial de l'aborder, surtout à l'heure actuelle, ne serait-ce que pour la jeunesse et en l'occurrence les femmes. Le plus affligeant, c'est de se rendre compte de cette espèce de « honte » qui perdure. Il faut réussir à faciliter les dialogues et les échanges, pour éviter

l'enfermement, car après ça devient compliqué de pouvoir en parler.

Vous présentez aussi ces spectacles dans des lieux publics, pourquoi ce choix ?

C'était primordial. Jouer dans des lieux publics permet de former une sorte de communauté. On ne va pas au théâtre, on vient écouter ce que cette femme a à dire. Ce premier volet est souvent joué dans des bars, « Amour » on aimerait pouvoir le jouer dans les écoles et « Travail » dans les entreprises. On joue aussi sur des scènes classiques : dans ces cas-là on reconstitue l'ambiance souhaitée. L'idée est de jouer dans un endroit qui est déjà social. Lorsque l'on voit une pièce au théâtre, notre regard est différent de celui que l'on a dans un lieu public où il n'y a pas la barrière de l'espace scénique. Nous sommes proches du public ce qui permet de favoriser les échanges après le spectacle. Chacun peut proposer son regard, sans jugement. Nous en profitons aussi pour développer nos idées et futurs projets.



Olivia Paoli

Le Cercle de Midi a vingt ans.

Olivia, responsable des services culture, tourisme et animation du Beausset depuis 2016, est également trésorière du Cercle de Midi, qui fête ses vingt ans. Elle nous explique le fonctionnement de cette structure, qui a confié sa gestion administrative à notre partenaire l'association Mozaic.

Comment fonctionne le Cercle de Midi ?

C'est une des dix fédérations régionales du réseau « Le chaînon ». Elle compte vingt structures de la région Sud et Corse. Dans le Var, nous sommes quatre adhérents, les villes du Beausset, de la Valette, de la Garde et du Pradet. Nous sommes des professionnels de la diffusion de spectacles vivants. Notre but est de favoriser la création et la diffusion du spectacle vivant en France. Le réseau Chaïnon, créé dans les années 80, compte trois cent structures en France. En 1991 a été créé « Le chaînon manquant », un festival annuel qui présente plus de soixante-dix spectacles, pour nous aider à les repérer et à les diffuser. Nous voyons du théâtre, de la danse, de la musique, des arts de la rue, des spectacles jeune public. Ensuite chaque fédération régionale se réunit pour créer une tournée, ce qui permet de réduire certains coûts. En tout, cela génère une programmation de plus de mille représentations. Pour le festival, chaque fédération fait un travail de repérage au niveau local et propose des spectacles.

Quels sont vos moyens d'action ?

Au cours de l'année nous avons différents moyens de repérage et de soutien. En mars a lieu « Région en scènes »,

organisé par chaque fédération, où chaque spectacle est vu par le programmateur national, et on en sélectionne un ou plusieurs pour le festival final. Nous aurons des spectacles à la Valette, à Berre l'Etang, à la Penne, et à Saint-Rémy. A la Valette, ce sera un spectacle de Virginia Erd'o « Virginia à la Bibliothèque », puis « Heroïnes » par la Cie les Passeurs. Nous sommes également en train de créer « Le goûter des créations », où des compagnies ont vingt minutes pour nous présenter leur spectacle. Cela favorise les découvertes et la visibilité des compagnies. Nous souhaitons proposer des aides à la coproduction, des temps de résidence, et les aider sur les diffusions. Une fois par mois, nous essayons également de tous nous réunir pour aller voir des spectacles ensemble. Nous fêtons nos vingt ans cette année, et en avons profité pour nous structurer, en créant un partenariat avec l'association Mozaic, pour la gestion administrative. Nous avons, pour la première fois, demandé des subventions, afin de réaliser ces coproductions.

Quels spectacles nous proposez-vous cette année dans vos salles ?

A la Valette, nous avons donc ces deux spectacles, et « Le Tarot du Grand tout » de la Cie de

l'Enelle, des marseillais. Un bon exemple de réussite a été « Les pieds tanqués », de la compagnie varoise Artscénicum, que nous avons d'ailleurs programmé au Beausset, qui est monté au national, et aujourd'hui tourne à l'international. Au Rocher, nous aurons « Cent mètres papillon », le 29 avril, qui était notre coup de cœur. Au Pradet, nous programmons « Miwa » de la Ridz Compagnie que nous avons découvert en repérage au Comédia.

Quelles sont tes missions au Beausset ?

J'aide les élus à mettre en place une politique culturelle, et je développe une programmation dans les domaines du spectacle vivant, des arts de la rue et des arts visuels. Nous préparons l'ouverture prochaine de la maison des Arts qui accueillera sur six cent mètres carré une médiathèque et une salle de spectacle. Nous pourrions, entre autres, grâce à cela offrir des résidences d'auteurs pendant deux mois. Dans le cadre de mes missions, je travaille en partenariat avec diverses institutions varoises dont Châteauvallon-Liberté Scène Nationale, le Pôle, l'Opéra, et le Fonds Régional d'Art Contemporain.

Giorgia Sinicorni

L'amour ou la richesse ?



Baignant depuis son plus jeune âge dans une ambiance familiale engagée, elle ne renonce pas au plaisir d'une féminité affirmée et joyeuse. Giorgia Sinicorni nous propose ici une nouvelle version du spectacle culte d'Audrey Vernon « Comment épouser un milliardaire ? », enrichie par l'actualité économique et sociale. Plusieurs milliardaires seront convoqués dans ce seule en scène hors norme qui décrypte le monde des ultras-riches.

Pourquoi avez-vous choisi de réactualiser ce spectacle d'Audrey Vernon ?

Je l'ai découvert il y a deux ans et demi lors du Festival d'Avignon. J'ai trouvé le texte intelligent et tellement drôle. Également très factuel et politique. Je n'aurai pas pu faire mieux. Je suis donc allée voir Audrey, et lui ai demandé si je pouvais l'adapter et le reprendre en italien. Elle était d'accord pour collaborer.. et m'a demandé de le refaire en France. On a fini par devenir copines. Pour que je puisse m'approprier ce One-woman-show, Audrey m'a laissé beaucoup de liberté. J'ai eu des difficultés au début, ce qui est normal, mais finalement je lui en suis reconnaissante. Le plus intéressant dans ce spectacle, c'est qu'il existe depuis dix ans. Au début, personne ne connaissait les milliardaires. Aujourd'hui tout le monde connaît les références et les thèmes abordés sont toujours d'actualité.

Avez-vous procédé à une réécriture pour vous approprier plus facilement « Comment épouser un milliardaire ? » ?

Il y a forcément eu un travail de réécriture. Nous devions

adapter le spectacle à l'actualité italienne, donc aux milliardaires italiens. Les différences sont assez importantes, parce qu'on a plus de milliardaires en Italie, mais ils sont moins riches. La concentration de richesse est bien moins forte qu'en France. Certains milliardaires sont parmi les plus riches au monde, comme Bernard Arnault par exemple. Donc le travail de réécriture consistait surtout à actualiser les informations par rapport au territoire italien, la structure du spectacle restant la même. Quant à la mise en scène, elle devait rester légère. Dans le cas du stand-up, il y en a peu ou pas, mais dans un seul en scène on utilise plus de scénographie. Ici, avec le metteur en scène, Mikael Chirinian, nous avons cherché à illustrer les informations contenues dans le texte, en utilisant par exemple des photos des milliardaires dont on parle.

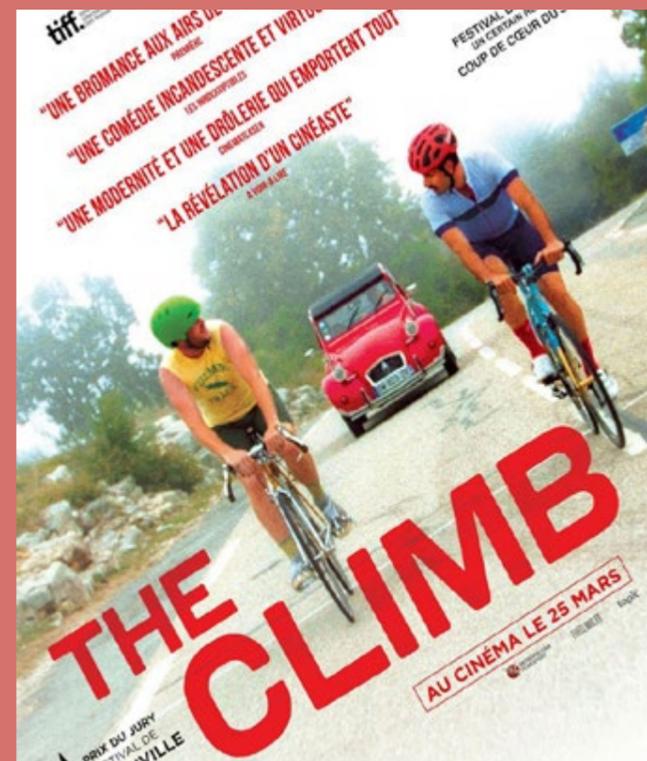
Vous êtes une actrice italienne, mais vous avez déjà travaillé en France, et maintenant vous reprenez même un spectacle français. Qu'est-ce qui vous lie si étroitement à la France ?

J'habite depuis trois ans

en France. Mais ça fait déjà quinze ans que je suis tombée amoureuse de ce pays. J'ai même réussi à créer une dynamique me permettant de travailler dans les deux pays et c'est très agréable. La France est mon deuxième pays, ma deuxième langue. Même quand je parle italien, certains mots sortent en français (rires). Ça me donne un double regard, une double culture, et j'adore ça.

Un milliardaire pourrait-il faire partie de vos spectateurs sans se sentir mal à l'aise ?

Une fois, nous sommes allées à Monaco avec Audrey, et sur place nous nous sommes rendues compte que les personnes vraiment très riches possèdent une sorte de cynisme ironique à leur égard. Si vous feuillotez le magazine « Challenge » par exemple, vous pourrez voir diverses blagues, vignettes humoristiques à propos des milliardaires. Donc je pense qu'en tant que spectateur, ils pourraient facilement en rire. Mais tout le monde ne réceptionne pas les informations de la même façon, que l'on soit riche ou non.



COUP DE COEUR

Cinéma

MARS



LES PETITS ÉCRANS

— SALLES DE CINÉMA ET LIEUX D'EXPRESSION —

« The Climb »

Michael Angelo Covino

Longuement applaudi lors des derniers festivals de Cannes et de Deauville, « The Climb » raconte six moments charnières de l'amitié contrariée de Kyle et Mike, deux hommes aux tempéraments diamétralement opposés qui voient leurs relations se désagréger le jour où le premier couche avec le fiancé du deuxième. En partant de ce pitch, l'acteur-réalisateur Michael Angelo Covino tisse une comédie douce amère sur l'amitié. Influencé aussi bien par Robert Altman que par Judd Apatow ou encore Woody Allen, « The Climb »

impressionne par la qualité d'écriture de ses deux protagonistes et la virtuosité de sa mise en scène (chaque chapitre est tourné en un seul plan-séquence) . Si certains spectateurs risquent d'être déboussolés par l'humour burlesque grinçant du jeune cinéaste américain, ce premier long-métrage apporte un souffle nouveau à la comédie américaine contemporaine. Rien que pour ça, je ne peux que vous le recommander chaudement.

Maxime Decerier

Dani Lary

Faiseur de rêves et magicien
de la démesure.



Dani Lary nous revient avec un nouveau spectacle : « Tic Tac », voyage ultime dans le temps et dans l'illusion, le spectacle d'une vie, qu'il jouera dans la grande salle du Zénith, programmé par notre partenaire Fantaisie Prod. Il y raconte son incroyable histoire : celle d'un gamin de huit ans qui, à force de passion, d'inventivité et de persévérance, a réalisé son rêve, devenant magicien et s'imposant comme l'une des références mondiales de la Grande Illusion.

Votre nouveau spectacle "Tic-Tac" raconte votre histoire. Comment s'est déroulé le processus de création?

Ça a été le spectacle le plus difficile à monter, j'y ai consacré deux ans. C'est épouvantablement dur de parler de soi sans tomber dans la mégalomanie. Au fur et à mesure de l'écriture et des répétitions, je craignais d'ennuyer le public, je me disais « mais ça, les gens, il s'en foutent, mais pourquoi je leur dis ça ? ». Il a donc fallu trouver le biais de l'humour. Un spectacle autobiographique, c'est une première dans le monde de la magie. J'avais envie de le faire, avant que quelqu'un d'autre ne raconte mon histoire et ne la déforme. Je suis tout de même le mieux placé pour raconter le fabuleux destin magique de Dani Lary ! Aujourd'hui, j'ai fait le tour de la question et j'ai eu la chance inouïe d'avoir réalisé mon rêve. A soixante ans, grâce à la magie, j'ai fait trois ou quatre fois le tour du monde, j'ai travaillé sur les plus beaux bateaux de croisière, dans les plus belles capitales. J'ai rencontré des gens extraordinaires, des petites gens et des plus grands, qui m'ont aidé et soutenu.

Vous êtes maître de la Grande Illusion, avec plus de quarante ans de carrière, quatre cent numéros créés, des collaborations prestigieuses. Comment expliquez-vous un tel succès ?

Je crois que c'est tout simplement la passion. Quand on est passionné, le succès est inévitablement au rendez-vous, peu importe le domaine. La chance existe, mais il faut savoir la provoquer. Toute ma vie j'ai créé mes propres tours, mes propres effets, sans copier. Ma devise est : « la main qui t'aidera est au bout de ton bras ». Il faut y croire et ne jamais baisser les bras.

Vous avez ouvert en 2019 votre propre salle de spectacle...

On peut dire que c'était la cerise sur le gâteau. On pourrait me dire : « Ça va Dani, t'as fait vingt ans de télé, le tour du monde, tu as créé les plus gros tours de magie, tu vas te calmer non ? ». Hé bien non ! J'ai fabriqué, dans une ancienne usine de textile réhabilitée, une salle de spectacle pouvant accueillir deux mille personnes. Ce fut trois ans d'énergie et de travail pour transformer cette usine en un lieu complètement magique. C'est une gare, façon années

30, avec des vieux réverbères, une construction à la Eiffel, un mélange du musée des arts forains et du Pavillon Baltard. J'y expose quarante ans de constructions et des décors créés lors de mes collaborations au cinéma avec Johnny Hallyday, Candeloro, Laurie, Obispo, Patrick Sébastien... C'est un immense musée de la grande illusion de Dani Lary.

Quel est votre plus beau souvenir ?

C'est lorsque j'ai vu mon nom en lettres rouges sur l'Olympia. A ce moment-là, j'ai eu une pensée pour mon papa, décédé depuis bien longtemps. Il m'avait dit, avec son accent pied-noir : « Mais pourquoi tu fais ça mon fils ? Tu crois que tu vas passer à l'Olympia ? Tu feras comme tout le monde, tu y passeras... mais devant ». C'est une salle mythique et c'est le résultat d'un travail acharné, d'un rêve, d'une passion. Je remercie le public, Patrick Sébastien, ainsi que tous les gens qui m'ont fait confiance et m'ont permis de réaliser mon rêve. À moi maintenant de les faire rêver.



Jasmine Roy

L'âge d'or de Broadway à Toulon.

South Pacific est la nouvelle création ambitieuse qui nous est réservée cette année par l'Opéra de Toulon. C'est sous la direction d'Olivier Bénézech que l'on redécouvrira ce chef d'oeuvre incontournable de Broadway des deux génies de la comédie musicale : Rodgers & Hammerstein. Jasmine Roy, qui a travaillé entre autres avec Michel Legrand, Marcus Miller ou Al Jarreau, et est chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres sera l'une des chanteuses principales de la pièce, incarnant le personnage de Bloody Mary.

Vous avez un parcours prestigieux dans la comédie musicale, quelles sont les spécificités de ce type de chant?

Le chanteur de comédie musicale a un placement comparable au chanteur lyrique, mais avec un son plus en avant dans la bouche. Aux Etats-Unis, on nous demande si on chante « legit », c'est à dire en utilisant des techniques légitimes. On peut faire un grand raccourci en disant que le chanteur de comédie musicale se positionne entre le chanteur lyrique et celui de variété. Mais c'est essentiel d'avoir de la technique. À Broadway, nous faisons sept à huit représentations par semaine, il faut que notre voix tienne ! En plus de chanter legit, il doit avoir une voix parlée bien placée et bien souvent danser en même temps !

L'intérêt de cette création réside-t-il dans le fait de redonner vie à une célèbre comédie musicale, ou de la réactualiser ?

Avant tout, je tiens à saluer l'Opéra de Toulon, qui a énormément de courage de produire une comédie musicale tous les deux ans. « South Pacific » est un grand classique, qui appartient à l'âge d'or de Broadway. La pièce a été reprises

maintes et maintes fois aux Etats-Unis. Il y a même eu un film dans les années 50 et un téléfilm. Pour cette adaptation, nous avons la volonté d'être plus justes et réalistes que dans les versions américaines. Je crois par exemple que c'est la première fois que le personnage d'Émile de Becque, un français, sera interprété par un français. Nous aurons plus de français dans les dialogues, entre autres ajustements pour coller davantage à la réalité.

Parlez nous de votre personnage...

Je suis ravie de jouer dans cette création. Depuis que je suis en France, j'ai pu travailler dans plusieurs comédies musicales qui ont bercé mon enfance au Québec. Cette fois, c'est une redécouverte. J'ai la chance de pouvoir, sans prétentions, recréer un personnage plus fidèle à la réalité. Les versions américaines ont souvent présenté les personnages de façon caricaturale. Surtout le mien, la tonkinoise Bloody Mary, qui est toujours représentée à la façon de la Thénardier des Misérables. Dans l'idée de Bénézech, elle est bien sûr tenancière, ancienne prostituée, mais elle présente plus de subtilités. On peut d'ailleurs penser qu'elle

est moitié vietnamienne moitié française... La volonté du metteur en scène est d'avoir un regard plus français avec un recul et un réalisme historique, social et politique. Il ne faut pas oublier que l'histoire se déroule en polynésie française.

Comment une telle pièce résonne-t-elle aujourd'hui ?

Certaines situations nous ramènent autant à un côté historique qu'à notre vie quotidienne. L'histoire se situe dans le cadre particulier de la Seconde Guerre Mondiale, le conflit entre américains et japonais, sur le territoire français. Avant tout, South Pacific traite de sujets modernes. La condition de la femme par exemple est un sujet auquel Olivier est très attaché. Le racisme est malheureusement toujours autant d'actualité... C'est aussi, il faut le dire, une grande histoire d'amour. Je ne sais pas si c'était l'intention initiale des auteurs de créer une oeuvre sociale, en tout cas c'en est devenu une. South Pacific défend une cause, tout en nous amenant dans l'onirique. Nous créons une comédie musicale, nous sommes donc aussi là pour proposer du rêve !

Laetitia Dosch

A duo de cheval.



C'est un dialogue entre humain et animal, entre deux êtres qui ne parlent pas la même langue et qui sont tellement différents. « Hate », c'est un combat contre la haine que nous éprouvons envers la différence, un combat contre notre besoin impérieux de domination sur chaque chose qui nous entoure. En duo avec Corazon, Laetitia Dosch se met à nu et nous raconte une fable, sur cette femme et ce cheval que tout devrait opposer. Pourtant, lorsqu'on apprend à écouter l'être à nos côtés, le monde commence à s'apaiser...

D'où vous est venue cette idée de jeu en duo avec un cheval ?

Sur le tournage d'un western aux Etats-Unis. Je tournais avec un cheval et me suis aperçue que leur monde semblait plus grand que le nôtre. Beaucoup de choses me paraissaient futiles lorsqu'il était là, comme si les problèmes n'avaient plus le même impact. Je souhaitais trouver un moyen de parler d'une époque en crise, tout en restant poétique. Cela m'a donné envie de travailler avec un cheval en instaurant une relation d'égalité. C'est le but de ce spectacle!

Comment écrit-on un texte entre un être humain et un cheval ?

Le texte s'est construit petit à petit. Au départ ça ressemblait à des poèmes, à propos de mes différents voyages à travers la France : ce que je voyais, les choses intimes que je vivais... L'idée du récit m'est venue ensuite : une fable dans laquelle une femme va voir un cheval pour vivre une sorte d'histoire d'amour avec lui. Cette femme racontant sa vie à ce cheval, c'est proche du discours que l'on tient durant un speed dating. J'ai écrit le texte sur deux ans. Quand j'ai commencé à travailler avec

Corazon, l'histoire a pris la forme d'une vie de couple. J'ai commencé à doubler sa voix, créant ainsi un dialogue d'égal à égal. Pendant la journée nous improvisons, le soir j'écoutais les dialogues et réécrivais le récit. Mais le texte n'est jamais terminé : Corazon est un auteur à part entière qui improvise de nouveaux mouvements à chaque représentation ! C'est pour cette raison que je double Corazon en direct, avec une technique de ventriloque, une voix-off ne pouvait pas s'adapter à ses improvisations.

Comment faites-vous pour vous y adapter justement ?

Toutes les représentations sont différentes, le texte n'est jamais définitif mais on a une trame qui nous permet de garder des bases solides pour le spectacle. Quand Corazon décide qu'il n'a pas envie de faire quelque chose, ou que ce n'est pas le bon moment, la situation entière change. C'est drôle parce que le public s'en rend compte, et me voit m'adapter à son jeu, aux nouvelles idées qu'il amène ! Avec toutes les libertés que s'est octroyé le cheval, le spectacle fait aujourd'hui dix minutes de plus. C'est vraiment génial, car on ne voit pas souvent

des animaux agir de la sorte sur des plateaux. A ce titre on peut dire que son jeu est spectaculaire. On le voit choisir des directions et des actions, et non pas exécuter des ordres donnés. C'est une sorte d'anti-dressage.

Quelles sont les particularités de la mise en scène ?

On a beaucoup travaillé sur la scène, son cadre, pour que le public voit au mieux nos actions et qu'elle s'adapte aux déplacements de Corazon, surtout aux imprévus. On met d'ailleurs tout en place pour que le public pense que tout est prévu ! Derrière moi, vous aurez une reproduction géante d'une toile romantique du XVIIIème, qui représente la nature. La mise en scène est très imagée, conçue un peu comme dans les tableaux représentant Lady Godiva sur son cheval. Et je suis aussi nue que Corazon. On pense aux femmes nues sur des objets d'art, dans des tableaux, ou au mythe d'Adam et Eve... Jouer nue me permet de casser les codes à propos du corps de la femme car, pour moi, un corps reste un corps.



Sarah Lamour

D'un genre à l'autre.

« Noir. Respiration sifflante. Soubresauts dans l'eau. Battements de cœur des fonds marins. » Les didascalies de Léonore Confino au début de « Le Poisson Belge ». Après deux résidences pour monter cette pièce à l'Espace des Arts du Pradet et au Liberté Scène Nationale de Toulon, Sarah, co-directrice de la Compagnie L'Etreinte, vous livre Petit Fille et Grande Monsieur, les personnages de son dernier coup de cœur. Plongée dans une mise en scène.

Qu'est ce qui t'a fait choisir ce texte ?

Un coup de foudre ! J'étais sur la plage et je l'ai lu trois fois de suite. J'ai eu tout de suite les images, les couleurs, les musiques, les acteurs. Je savais que j'avais trouvé ma création de l'année suivante, car je monte une pièce tous les deux ans. Cela correspond également à une période de ma vie. On y aborde, de façon très fine, le thème du deuil, et je venais d'en vivre un difficile. C'était bien pour moi d'en parler grâce au langage du théâtre. Autre thème, celui du genre. Qu'est-ce qu'être un homme ? Qu'est-ce qu'être une femme ? Ce sont des questionnements très actuels, et ils sont traités de façon très simple et très fine.

Comment as-tu choisi tes acteurs ?

La pièce montre la rencontre entre Petit fille et Grande Monsieur. J'ai choisi Pauline Rollet qui jouait déjà dans ma pièce précédente « Tartuffe » pour incarner Petit Fille. Elle a trente ans mais sait incarner les traits de l'enfance, sans les clichés ridicules, avec une finesse de jeu. On oublie vite que ce n'est pas une enfant. C'est un vrai choix de mise en scène. J'avais envie de travailler

avec une adulte, comédienne professionnelle. Pour un acteur, c'est formidable de retrouver en soi les attitudes de l'adolescence, en essayant de ne pas être dans le cliché, de trouver les attitudes physiques, les façons de regarder. Grande Monsieur, c'est Thierry Belnet, qui est dans la région depuis quelques années. Il a énormément de talent. Il exprime un mélange de force, de subtilité, de virilité... Il y a quelques parties chorégraphiées également. Pauline et Thierry ne sont pas des danseurs mais ils abordent très bien le langage du corps. Cette pièce, c'est à la fois un thriller, un conte de fées, et un drame contemporain. C'est intéressant de passer d'un genre à l'autre.

La mise en scène, cette fois-ci, est très éloignée de celle de ta précédente création, « Tartuffe »...

« Tartuffe » était une formidable expérience chorale, collective. Là c'est extrêmement esthétique et très intimiste. J'ai été fortement inspirée par la bande dessinée. J'ai voulu que le plateau ressemble à l'esquisse d'une peinture. J'ai utilisé trois couleurs : le bleu, le noir et le blanc, avec quelques pointes de rouge. Le thème de l'eau est très récurrent. Au fil de la pièce, elle se répand sur le plateau.

Au départ, tout est sec. Grande Monsieur mange même des plats lyophilisés ! Au contact de cet enfant, il va se réhydrater. Et on voit l'eau se répandre, par reflets. La scénographie est signée Sonia Mikowsky, avec Nicolas Augias aux lumières. Louis-Emmanuel Blanc, co-directeur de la compagnie, m'assiste sur le côté coaching d'acteur. C'est la réunion de nos deux visions, et la première fois que nous mettons en scène ensemble. Nous avons aussi intégré Isabelle Girod, qui va proposer des créations sonores en direct, avec notamment ces bruits d'eau, qui nous projettent dans l'intimité de cet appartement. On a travaillé autour du jazz également, avec des morceaux de Nina Simone, qui sonnent très juste par rapport à l'ambiance mystérieuse, féérique et sensuelle de cette pièce.

Quelles sont les activités de la compagnie en ce moment ?

Cet été, nous présenterons une création, « On dirait qu'on a vécu » au festival d'Avignon, au théâtre Isle80. Nous proposons toujours nos ateliers et stages à l'année, et tournons les spectacles « Membres », avec nos acteurs, et la lecture « Love Letters ». Vous retrouvez tout cela sur notre site www.letreinte.fr.

Charles Berling

Défendre la diversité culturelle et naturelle.



Petit à petit le monde revient à la normale, et la Culture, lentement, reprend ses droits. Dans ce numéro spécial de Cité des Arts, nous avons souhaité donner la parole aux différents acteurs du monde culturel, afin de dresser un bilan de ce que notre secteur a vécu, et surtout de vous présenter, chers lecteurs, comment nous allons pouvoir retourner voir ces spectacles qui nous manquent temps. Le toulonnais Charles Berling, acteur et metteur en scène de renommée internationale, mais également directeur de notre belle scène nationale défend notre territoire avec passion. A Toulon, tout d'abord, puis à Ollioules depuis qu'il est à la tête de Châteauvallon, dont il nous fait redécouvrir le patrimoine naturel extraordinaire. Il défend toutes les formes d'art, et d'artisanat d'ailleurs, puisqu'il est également parrain du Chemin des Créateurs d'Ollioules. Durant le confinement, il s'est exprimé à plusieurs reprises, demandant aux pouvoirs publics de soutenir le secteur culturel, qui va en avoir tant besoin.

Vous, personnellement, comment vivez-vous cette période ?

J'étais en tournée au Maroc. Je suis revenu à Toulon, et toutes mes activités d'acteur se sont arrêtées d'un coup. En tant que directeur, j'ai commencé à organiser les annulations et la saison 20-21. Je comprends ce que vivent les institutions culturelles d'un côté et aussi les intermittents, les techniciens, les acteurs de l'autre... Je me suis exprimé à la télé et à la radio, pour défendre nos institutions. Il ne faut pas réduire les subventions, ce serait là la catastrophe réelle. Car ce que l'on réduirait c'est la marge artistique, dont on a besoin pour recevoir et développer les créations. Nous serions dans une institution qui ne pourrait plus remplir ses missions de défense de la création et de la diversité culturelle, ce que l'on propose de différent de ceux qui veulent faire du commerce avec la Culture. J'espère que les pouvoirs publics prendront ça en compte : soit on donne les moyens à un outil de bien fonctionner, soit on le détruit. Ce serait un renoncement aux principes de la démocratie qui supposent de défendre les biens publics, hôpitaux, bien sûr, transports, énergie, mais aussi cette énergie fondamentale pour l'être et le vivre ensemble qu'est la Culture. Je suis comme tous les idiots du début du XXIème : dans un mouvement perpétuel. Ce confinement, qui m'a « stanqué » à Toulon, m'a raconté que, personnellement, je devais fonctionner autrement : pour mon projet en Afrique, par exemple, mieux vaut rester trois mois, que faire des allers-retours. Mais le coronavirus n'est qu'une première bataille

que la nature nous amène à affronter. Les batailles fondamentales sont pour nos enfants : écologiques, sociales... Nous travaillons beaucoup avec eux, comment accepter de leur laisser un monde pareil ? Le rôle de notre institution est de défendre la diversité culturelle, et on ne peut pas la penser sans diversité naturelle.

Comment réagissez-vous aux annonces des pouvoirs publics ?

Localement, Renaud Muselier et Hubert Falco défendent la Culture. Nationalement, nous avons un ministre très silencieux, et ça me paraît dangereux. Le Président nous a demandé de nous réinventer, d'aller voir les écoles, d'aller chercher de nouveaux publics... Ce que l'on fait déjà toute l'année ! L'annonce du maintien des intermittents, c'est très bien, mais j'ai regretté qu'il n'y ait pas de vision politique à long terme. Pendant le confinement, vous donniez la parole aux artistes dans votre projet vidéo « Et après »... Ils se sont exprimés chacun avec leurs préoccupations, qui se rejoignent toutes : il faut avoir le courage de se repenser, sinon ça peut très mal finir, socialement, écologiquement. La population n'est pas si irresponsable que ça. Ces artistes ont des comportements responsables, qui nous amènent une note d'espoir dans un paysage actuel qui peut verser dans le catastrophisme

Comment voyez-vous cet après pour les disciplines du théâtre et du cinéma ?

Comme l'agriculture, la culture doit se reterritorialiser, mais pas comme l'entend le Front National. Comme le dit très bien Cyrulnik, les gens ont des racines, mais

cela n'empêche pas d'avoir les branches tournées vers le ciel et les autres. Le combat des années à venir est double : diversité culturelle et naturelle. Je n'ai jamais été dans la course à l'argent, à la gloire, au pouvoir. Ce qui m'intéresse c'est d'être émerveillé, de fabriquer des choses avec des artistes, et en ce qui me concerne, je vais encore plus me centraliser à Toulon.

Comment imaginez-vous votre saison prochaine ?

Nous n'avons pas pu garder le festival d'été à Châteauvallon, mais allons proposer un certain nombre de « Crépuscules », avec peu de public. Ces formes ont lieu au milieu de cette nature magnifique qui entoure Châteauvallon. Nous sommes très attachés à notre ancrage dans la commune et le paysage ollioulais. Nous accueillerons aussi quelques résidences supplémentaires. Le premier Thema de la saison prochaine est « Passion bleue », il a encore plus de résonance aujourd'hui. Nous voulons faire redécouvrir la mer et les océans, leur importance et la beauté qu'ils nous amènent. Nous ferons venir scientifiques, penseurs, artistes, avec en ouverture le navigateur Sébastien Destremaux. Je vais proposer début octobre une pièce de Jean Cocteau, « Les parents terribles ». Ensuite nous aurons le thème de « La soif de l'absolu ». Ce sera une très belle saison, et comme nous ne sommes pas irresponsables, nous tiendrons compte des exigences sanitaires pour ouvrir les salles.



Patrice Laisney

Se rapprocher des artistes.

Le Pôle est un acteur territorial important dans le spectacle vivant. Il regroupe la Saison Jeune Public, la Saison Cirque Méditerranée, et depuis cette saison la bibliothèque de théâtre Armand Gatti. Son directeur nous détaille son attachement aux artistes, et ses souhaits pour la reprise d'activité.

En quoi le Pôle a-t-il été impacté par cette période ?

Nous avons une activité importante à venir. Le Festival Z allait débiter, nous avons dû l'annuler, et très rapidement, annuler le reste de la saison. Pour les spectacles que nous ne pouvions pas reporter, nous avons payé les compagnies. Le plus frustrant est qu'aucun de nos gros projets n'a pu se faire : le festival de théâtre amateur, le prix de la pièce contemporaine, la présentation de la saison aux enseignants... Pour cette dernière, nous réfléchissons à un report ou à un maintien. Toute notre équipe est en télétravail depuis le début du confinement. Au niveau des réseaux professionnels du spectacle vivant dont je fais partie, nous avons fait des réunions à distance pour réfléchir à ce que l'on prévoit. Le point intéressant de cette situation a été le télétravail. Cela donne des pistes pour l'avenir, pour certains postes, on peut imaginer un aménagement. Pour les réseaux professionnels, on conservera certaines réunions en visio. C'est étonnant que l'on n'ait pas pensé avant à l'utiliser.

Comment va se passer la saison prochaine ?

Nous ne ferons pas d'ouverture de saison à grande échelle. Le Festival des Arts de la Rue à la

Crau, en septembre, est maintenu pour le moment, d'ici-là nous verrons si les mesures sanitaires nous permettent de l'organiser. Nous consacrerons les premiers mois de la saison à des résidences d'artistes, qui se prolongeront jusqu'à fin novembre. Pendant celles-ci, nous aurons plusieurs actions culturelles, notamment des scolaires qui viendront visiter, ou des artistes qui iront dans les classes, en petits groupes bien sûr. La saison démarrera avec le jazzman Nicolas Folmer puis avec notre festival « Clowns not dead ». J'espère que nous ne serons plus en distanciation sociale. Pour un spectacle de clown, il faut qu'il y ait de la communion avec le public, des rires, ce n'est pas possible avec un masque. A partir de janvier, nous reprendrons la saison comme prévu. Les événements importants seront la BIAC en janvier-février et le cirque Zoé en avril.

Vous êtes proches des artistes, où en est la situation pour eux ?

Les compagnies ont été très impactées, certaines ne survivront pas. Plusieurs compagnies m'ont demandé des résidences, les leur ayant été annulées. J'ai fait le choix de remettre les artistes en scène avant le public. Différentes troupes vont s'enchaîner au théâtre pour répéter sur le plateau. Certaines résidences

étaient déjà prévues, d'autres sont rajoutées : nous aurons trois mois de résidence, au Pôle ou au Chapiteau de la Mer. En réfléchissant à la situation, ça nous semblait évident de remettre les artistes au centre de nos priorités car, sans eux, aucun spectacle n'aurait lieu. Même si nous le faisons déjà, nous nous recentrons sur notre démarche d'accompagnement des artistes.

Quelles sont vos principales inquiétudes actuellement ?

Nous sommes européens, un peuple anxieux. Le public ne va pas se ruer sur les salles de spectacle. Surtout avec les mesures de distanciation sociale. Et pour les spectacles Jeune Public, c'est la double peine, les parents ont peur pour eux, et pour leurs enfants. Et je ne crois pas aux prises de conscience diverses, notamment écologique. On a vu que dès le déconfinement, il y a eu des queues de deux heures au McDo. Et au niveau politique, on sent que nous ne sommes pas prioritaires. On va pouvoir s'empiler dans un métro, mais pas du tout aller au théâtre normalement. Pourtant le spectacle est important justement pour réduire l'anxiété collective. J'ai peur pour nos budgets de 2021 à 2023. Il va nous falloir quelques années pour nous en remettre.

Jérôme Leleu

Lettre ouverte aux institutions locales.



Jérôme, avec sa structure Fantaisie Prod, nous permet de rire tout au long de l'année, avec ses spectacles d'humour au Théâtre Daudet, à l'Omega Live, ou au Casino de Hyères. Ce fut le cas pendant le confinement également avec l'aide de son ami Benjy Dotti. Pour la reprise, il nous réserve de belles surprises.

Fantaisie Prod a été très active durant le confinement...

Pour nous, l'annonce de l'arrivée du virus a expliqué beaucoup de choses : nous avons ressenti dès mi-février une forte baisse dans la vente de billets, qui constitue la quasi-totalité de nos revenus. Nous programmons centcinquante représentations à l'année, donc nous avons eu beaucoup d'annulations. Il y a eu un moment de sidération pendant les quinze premiers jours, puis on a essayé de renouer le contact. On avait des épisodes du Fada Comedy Club, que l'on a ressortis. Après cela, on a créé une émission avec Benjy Dotti, consacrée à l'humour, avec des invités qui nous racontaient leurs confinements. Tout ça a fait environ deux millions de vues sur les réseaux. Je ne savais pas quand ça allait reprendre, mais voulant rester positif, j'ai commencé à caler des dates, notamment au Théâtre Daudet de Six-Fours à partir de septembre. Heureusement, nous avons obtenu la programmation de nouveaux théâtres, à Plan De Campagne, Aix et Toulouse. Nous avons eu des aides de l'état, mais pour l'instant peu de soutien des collectivités locales, à part Six-Fours qui nous versera une partie des

subventions. On va avoir besoin d'elles pour redonner l'envie aux gens de revenir. Ils ont fait des économies avec les annulations, et doivent réinvestir cet argent. Nous allons lancer une lettre ouverte pour que les collectivités soutiennent toute la filière. Le lien social que nous créons entre artistes et public est important et doit continuer. Nous demanderons la création d'un fond de soutien. En ce moment, la vente de billets est à l'arrêt complet et pour l'instant les mesures sanitaires réduisent la jauge. Pour essayer de sauver les meubles, nous prévoyons de rouvrir le Théâtre Daudet du 20 au 26 juillet pour une semaine d'humour, avec le soutien d'artistes locaux connus tels Yves Pujol ou Patrick Cottet-Moine. Nous voulons essayer de ramener de la vie au public, qui attend la réouverture avec impatience.

La situation a-t-elle inspiré les humoristes ?

Certaines situations étaient ubuesques. Quelqu'un me racontait qu'un soir il a eu un rendez-vous Tinder, et le lendemain, ils étaient confinés ensemble. J'ai échangé avec plusieurs artistes, dont Shirley Soignon et Guillaume Bats. L'écriture se fait au contact du public, il faut tester les vannes,

les sujets... Ils n'ont pas été inspirés tout de suite, mais la fin du confinement a été plus salubre. Au départ, le temps était figé, c'était la première fois que nous vivions cela, c'était très névrotique. En même temps ça a pu resserrer des liens familiaux, ce fut mon cas. Certains ont profité différemment de la vie. Dans ce milieu, on est tous dans une frénésie, une forte intensité de travail : la semaine au bureau, le week-end au théâtre...

Penses-tu que certaines pratiques nouvelles vont apparaître ?

Il y a eu des grands débats, notamment sur le livestream. Nous, on crée du spectacle vivant, je n'ai pas voulu proposer de spectacles sans public. Mais pour la reprise, on va permettre aux spectateurs qui ne seraient pas encore rassurés, de voir le spectacle que nous donnerons, en livestream sur le site du Théâtre Daudet, pendant soixante-douze heures, à un tarif modique, entre 2€ et 5€. Nous le ferons pour la tournée de Benjy Dotti et les spectacles du théâtre, peut-être aussi à l'Omega Live. Cela pourrait permettre aussi d'élargir l'audience, de créer de nouveaux spectateurs, qui découvriront le théâtre grâce à ce biais.



François Veillon

Etre libre.

Le Telegraphe, avec sa superbe architecture extérieure et intérieure, niché au coeur de Toulon, fait partie de ces lieux de vie qui se réinventent en permanence. Le confinement a permis à son créateur de penser sa vocation première et ses envies authentiques. Dès la rentrée, il nous réserve de belles nouveautés.

Comment as-tu vécu les annonces de confinement ?

L'annonce de la fermeture, comme un soulagement. Tenir un lieu culturel demande énormément d'énergie et d'écoute. Avant le confinement, je ressentais un sentiment de fatigue générale. Il a permis de créer une vraie pause, qui a induit une réflexion sur comment fonctionner et s'investir dans le domaine culturel.

Pourquoi un lieu s'investit-il au sein d'une cité comme Toulon ?

Il y a beaucoup d'acteurs culturels, dans tous domaines musique, théâtre, arts graphiques, festivals, écriture, poésie, les grands représentants de la culture, que l'on connaît, et de nombreux acteurs associatifs, qui font de très belles propositions. Le Telegraphe est un lieu de vie, c'est son ambition. Au départ, il avait comme intention de faire en sorte que les gens puissent se rencontrer, au-delà de leurs centres d'intérêt propres. C'est un lieu culturel par le fait qu'il contribue à définir une façon de vivre dans la cité, pas au sens de musée, de centre d'art, ou de lieu clairement défini comme le Liberté. Le Telegraphe est hybride. La Culture est devenue un bien de consommation, et appelle un besoin oppressant de

communiquer en permanence. J'aimerais que nous prenions le temps de faire des propositions sur la base d'envies sincères. Nous serons fermés tout l'été, et dès la rentrée, nous aurons des événements mixant différents arts, mais pas uniquement : on pourrait, dans une conférence qui traiterait d'expériences paranormales, retrouver des acteurs du mieux-vivre, des professeurs de Reiki, des arts graphiques, des musiciens... Tout cela dans une démarche responsable. Nous allons ouvrir un restaurant au rez-de-chaussée, le Beam, avec à sa tête le chef Arnaud Tabarek. Nous souhaitons changer la façon de se nourrir, en faisant notamment appel à des producteurs locaux, mais aussi avoir des propositions autour : ouvrages sur le domaine de la santé, écriture, poésie... Le restaurant sera ouvert le midi, l'après-midi et une partie du soir, mais plus la nuit. Nous sommes à un croisement important. La Culture, depuis ces quarante dernières années, n'aura jamais été autant mise en demeure de s'investir sur son temps, d'intégrer le passé, pour projeter un avenir qui permette de garder vivante une poésie devenue vitale. En terme de moyens, j'estime que les aides

sont réparties de façon très peu équitable. Certaines structures n'ont pas les aides qu'elles méritent alors que d'autres sont très subventionnées. J'espère que tous les acteurs pourront continuer à oeuvrer de la façon dont ils oeuvraient.

Tu penses que cela va induire des changements de mentalité ?

Je suis mal placé pour me positionner sur la façon dont les uns et les autres interagissent, j'ai vécu le confinement dans la forêt. On ne peut prétendre à une prise de conscience collective qui si l'on ramène le questionnement à l'échelle individuelle. Quand je décide d'organiser tel événement, est-ce que je crée du stress autour de moi, ou une zone d'ouverture qui va permettre de créer un rapport d'amour ? La question première est : « suis-je une personne libre ou pas ? ». Chaque acte doit être posé dans cet élan, avec authenticité et de courage. Audelà, si grâce à la culture, on pouvait avoir plus de solidarité dans notre ville, ce serait une bonne chose. En ce qui nous concerne, nos portes sont grandes ouvertes.



Luc Benito
Les Petits écrans

Dans quelles conditions tes cinémas vont-ils réouvrir ?

On pense reprendre le 1er juillet. On va reprogrammer des films prévus fin mars : « Degaulle », « La bonne épouse ». Les distributeurs jouent le jeu de pas les mettre en VOD pour l'instant. Il faut que ces films aient leur chance auprès du public, et il faut aussi aider les distributeurs qui sont en difficulté. Je ne sais pas encore quels retours nous aurons. Nous savons qu'il y a une attente du public, à travers les messages reçus. Et je ne crois pas du tout au fait que le cinéma va mourir parce que les gens étaient confinés et ont pris l'habitude de regarder la télé et les plateformes de streaming. Cela fait cent ans que l'on prédit la mort du cinéma : il y a eu la télé, la VHS, le DVD... Mais aller au cinéma, c'est une sortie culturelle, un divertissement. Quand tu regardes un film chez toi, tu ne sors pas. Je pense que dans un premier temps, nous aurons moins de public, peut-être qu'il y aura un impact sur la fréquence, à cause de la peur de sortir dans un endroit confiné. Les annonces sont plutôt positives depuis quelques temps, c'est encourageant.

Le monde du cinéma sera-t-il fortement impacté ?

Au niveau des productions, je pense que les artistes et techniciens intermittents auraient pu être impactés. Grâce au dispositif d'année blanche, cela va sauver beaucoup de monde. Côté films, il va y avoir un embouteillage à l'automne. Beaucoup de films vont être reportés à ce moment et s'ajouter aux sorties prévues qui seront nombreuses, comme tous les ans. Si bien sûr, il n'y a pas de retour du virus. Par contre dans un an et demi, il va y avoir un moment de vide dans les sorties, à cause de l'arrêt des tournages pendant le confinement.

Quels films attends-tu particulièrement pour cette fin d'année ?

Les films que l'on a envie de montrer : le nouveau Christopher Nolan en juillet, Villeneuve qui adapte « Dune » à la fin de l'année, le Wes Anderson : « french dispatch », le nouveau James Bond... On attend les sorties des réalisateurs qu'on adore.

Eva Brucato
Cinéma Le Royal



Comment ton cinéma va-t-il s'adapter aux conditions sanitaires ?

Pour l'instant, c'est encore flou. Au niveau des sorties, certains films changent encore de dates, et il n'y aura pas assez de sorties en juillet. Au niveau des mesures sanitaires, c'est assez contraignant. Nous devons organiser une circulation pour que le public se croise le moins possible, les horaires de séances sont en décalé, il faut aérer les salles entre les séances, nous aurons donc moins de séances. La file d'attente doit respecter la distanciation, donc pour nous elle sera à l'extérieur du cinéma, et les salles doivent être accessibles au moins vingt minutes avant. Recommandation sera faite aux spectateurs de porter le masque. Côté climatisation, nous avons changé les blocs en mars, et tout le circuit a été désinfecté. Il y aura bien sûr du gel hydroalcoolique à disposition. La jauge est réduit de cinquante pour cent et nous devons laisser un siège entre chaque groupe. Pour la grande salle, on est rarement plein l'été, donc ça ne pose pas vraiment de problème pour l'instant. Il y aura bien sûr des mesures sanitaires particulières pour le personnel. C'est très strict, mais on s'y pliera, et c'est très important, les spectateurs doivent être en sécurité.

Quels films vas-tu proposer ?

Sur la première semaine, on va reprendre quelques films de mars, « La bonne épouse », « Un fils ». Comme prévu, je vais proposer le festival Play it again, qui propose de reprogrammer des grands classiques. Nous aurons « Elephant Man », « Ragtime », « Shining », « Et quand passent les cigognes », « Stromboli ». Nous devions recevoir des intervenants pour le festival, mais ce ne sera pas possible, nous programmerons simplement les films. Point de vue sorties cet été, nous aurons au début « L'ombre de Staline », « Benni », et un film brésilien, « Trois étés ». Puis le 15 juillet, le film très attendu de François Ozon, « Eté 85 » qui a reçu le label Festival de Cannes 2020, « Hotel by the river », d'Hong Sang Soo, et « The Climb », une comédie acide, une belle histoire d'amitié.

A ton avis, comment le cinéma d'auteur va-t-il ressortir de cette crise ?

Pour le moment des films d'auteurs il y en a, même si beaucoup ont été reportés à plus tard. A partir de la rentrée, nous aurons de fortes propositions, avec tous les films qui ont reçu le label Cannes 2020 qui vont sortir. Bien sûr, il y aura un embouteillage, mais comme chaque année, ce sera simplement un peu plus fort. Côté public on pense que les fans de cinéma reviendront, mais on table sur une reprise lente.



Shanga Morali
Accompagner, soutenir, conseiller.

Mozaïc est une association, dont Cité des Arts fait partie, spécialisée dans la gestion administrative des structures artistiques. Depuis quelques temps, son rôle d'accompagnement et de conseil s'était déjà fortement développé. Le confinement a encore accru cette tendance. De nombreuses associations étaient perdues devant les différentes lois qui sortaient chaque semaine. Heureusement, Shanga et ses collaborateurs oeuvraient pour nous et étaient là pour nous conseiller.

Comment l'activité de Mozaïc a-t-elle été impactée ?

Nous avons subi une diminution drastique de notre activité quotidienne. Nous avons rapidement décidé de nous concentrer sur le soutien à nos adhérents. Notre rôle d'accompagnateur administratif s'est développé : nous suivions l'évolution des lois, les subventions, les fonds de solidarité à mettre en place... Aucune loi n'a été pensée pour le milieu culturel, nous avons dû les adapter. Heureusement, le maintien des subventions est prévu pour la majorité de nos associations. Pour le mois de mars, nous avons demandé une trentaine de fonds de solidarité et en avons obtenu vingt-et-un, ce qui réduira la casse. Chez Mozaïc, cinquante pour cent des recettes proviennent de l'activité des adhérents. En tant qu'association d'utilité publique, nous avons une tarification, et un fonctionnement, sociaux et solidaires : si les adhérents n'ont pas de rentrée, ils ne nous paient plus. Nous n'avons donc rien facturé.

Dans quel état d'esprit sont les compagnies ?

A partir de mi-avril, un sentiment d'impuissance face au virus s'est instauré dans le monde du

spectacle vivant : notre inactivité allait sûrement se prolonger.

Comment peut reprendre dans ces conditions sanitaires ?

Les artistes ne peuvent pas retourner sur un plateau, les actions d'Éducation Artistique et Culturelle à l'égard des enfants ne peuvent plus se faire, toutes les salles de spectacle sont fermées. Même les répétitions posent problème. Le numérique n'est pas adapté à tous les acteurs du spectacle vivant. Avec la première phase du déconfinement, l'espoir et l'envie reviennent. Nos partenaires reprennent de l'activité et ça redonne de l'énergie, nous avons tous envie de faire avancer la situation !

Penses-tu que cette crise impose des changements durables dans les pratiques ?

Si cette situation venait à se reproduire régulièrement, il nous faudrait adopter de nouvelles façons de travailler. Le vrai point positif, c'est la solidarité qui a ressurgi pendant ce confinement. Cela a permis aussi d'accorder un temps de réflexion et de repos aux acteurs culturels. Nous avons également vu que les nouveaux outils de communication sont fonctionnels pour travailler à plusieurs, ce qui pourrait améliorer les problèmes

de transport, de distance et de temps. De notre côté, nous avons plusieurs conseils d'administration par an, désormais certains pourront être réalisés en visioconférence, ce qui facilitera la vie associative au quotidien. Mais l'esprit de Mozaïc est empreint d'une grande convivialité, nous préférons être ensemble, aller à la rencontre de nos compagnies et partager la joie de travailler ensemble au quotidien. Nous avons aussi remarqué d'autant plus l'utilité de la mutualisation des ressources et de la solidarité entre adhérents : lorsque nous avons une solution pour une association, nous pouvons la reporter sur les trente-sept autres.

Tu nous disais qu'il y a beaucoup plus d'interactions qu'avant entre les compagnies et les structures de spectacle locales...

Une grande solidarité est en train de naître entre tous les acteurs locaux. Au fur et à mesure que les saisons passent, les liens sont plus forts. Les perspectives de résidence se font plus nombreuses, notamment avec le réseau Arsud, Châteauvallon Liberté scène nationale, le Pôle, les villes de la métropole, le Cercle de Midi, le Carré Sainte-Maxime...

Frank Micheletti

Ensauvager nos imaginaires.



Kubilai Khan est une compagnie de danse contemporaine majeure, à l'échelle nationale et internationale. En attendant de retrouver en septembre, nous l'espérons vivement, son festival très attendu Constellations, vous pourrez voir danser Frank, son créateur et chorégraphe, dans les superbes collines ollioulaïses.

Comment as-tu vécu cette période ?

Solitaire et solidaire... Une période inédite, un peu comme un séisme. Chacun a été touché différemment, selon sa situation. Cette crise sanitaire a mis à jour et renforcé les inégalités qui structurent nos sociétés. Moi, ma situation était correcte. L'occasion comme d'autres de faire un point sur nos vies. Ça a révélé nos vulnérabilités et notre sort commun. Nous pourrions en ressortir plus unis, ou le contraire. Je ne cacherais plus mon inquiétude. Des répliques s'annoncent qui vont plus profondément détériorer nos sociétés : crise économique, atteinte de nos libertés, contrôles renforcés, emprise des technologies... La plupart des gouvernements ont fait un choix courageux en montrant l'importance des vies. C'est honorable. Certains se sont retrouvés en première ligne pour continuer à faire fonctionner les pays. Leurs métiers doivent être mieux rétribués et valorisés. Faire le choix de sauver des vies devraient aussi se tourner vers les plus vulnérables, ceux qui rament au quotidien, ceux qui rament sur des canots en Méditerranée. Chaque vie compte. Nous voyons la soif de justice des populations, notamment la jeunesse. Avant la crise, il y avait déjà des prises de conscience et des actions en cours : la place des femmes dans la société, la crise écologique. Il ne faudrait pas sacrifier tout cela sur l'autel du rattrapage économique.

Comment vois-tu l'après-crise ?

Nous pensions avoir un filet de sécurité, mais il n'a pas bien fonctionné. Nous sommes très loin, de l'article I de la Déclaration des Droits de l'Homme : « Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. ». Naomi Klein, dans son livre « La Stratégie du choc », démontre comment, malheureusement, les

crises profitent plutôt aux intérêts des plus puissants. On ne peut plus croire aujourd'hui à ce modèle de croissance perpétuelle, ni aux effets de rattrapage. Bruno Latour, intellectuel et sociologue majeur français, nous dit qu'il ne faut pas gâcher cette crise. C'est un moment historique qui appelle des changements importants. Une grande partie des citoyens y consent. Nous sommes à la croisée des chemins. Allons-nous vers une société qui va durcir les clivages, qui va devenir invivable par excès de sécurité ? Nous devons accepter notre fragilité et composer avec l'incertitude. Et dans le domaine artistique ? En tant qu'artiste, ma fonction n'est pas de sauver le monde, mais peut-être d'ensauvager un peu nos imaginaires. Le paradigme occidental a artificiellement opposé sauvage et civilisé, or à l'opposé du sauvage, se trouve un être domestiqué, captif. Nous nous sommes laissés envouter par nos croyances en l'économie, la monnaie, les technosciences, le numérique. Les artistes rappellent l'importance de nos libertés individuelles et collectives. En tant que danseur, je tiens au contact, à cet art de vivre les uns avec les autres. Le digital peut être complémentaire, dans le bon dosage, mais l'art se fait en présence. A Toulon, on a misé sur les institutions, qui sont des pôles culturels très forts et jouent leur rôle de façon très efficace. Quelques-uns d'entre nous, depuis dix ou quinze ans, réclamons que l'on soutienne plus les structures locales médianes : Rockorama, FiMé, Midi Festival, Vrrraiment, Constellations, ou des lieux comme la Villa Cool, le Metaxu... Nous composons en partie la trame de la vie culturelle locale. Là, nous vivons une période d'inactivité de six mois, et avons besoin de soutien. La jeunesse également est malmenée par cette crise. C'est le moment de lui donner des signes forts. Un exemple, parmi d'autres, nous avons créé

avec le Conservatoire TPM, des « Out of the box », programme artistique à ciel ouvert. Aujourd'hui, cette jeune génération d'artistes s'en est approprié l'esprit et avec leur collectif Horlab ouvre de nouvelles voies.

Tu danseras les 26 et 27 juin à Chateaufallon, dans le cadre des Crépuscules...

Outre mon activité de chorégraphe pour plateaux, en France ou à l'étranger, j'ai tenté des expériences inédites, en proposant de la danse dans l'espace public. Avec les Crépuscules, c'est de nouveau ce type d'approche, un moment imprévisible, privilégié, dans un format paysage, entre artiste, lieu et public, que je propose. Le paysage, c'est l'endroit où terre et ciel se touchent, et le crépuscule, un moment de bascule, celui de nos interdépendances. Rien ne me prédestinait à être danseur. Mais en 1985, chauffeur pendant le festival d'été, je rencontre cet art et en ressort transformé. Je n'aurais jamais été danseur et chorégraphe sans Chateaufallon. J'y ai découvert non seulement la danse avec Merce Cunningham, Dominique Bagouet, Maguy Marin, Joseph Nadj, Carolyn Carlson, Odile Duboc... mais aussi la philosophie, les sciences humaines avec Isabelle Stengers, Bruno Latour, Tobie Nathan qui venaient pour le « Théâtre de la science ». J'ai ainsi nourri une partie de ma trajectoire intellectuelle. Au temps de ses concepteurs, Henri et Simone Komatis et Gérard et Collette Paquet, Chateaufallon était une symbiose entre art, sciences et nature. Adolescent, ayant grandi dans le quartier de la Beaucaire, cette colline inspirée et inspirante m'a ouvert de nombreux chemins... Ce solo propose une balade dans les lacets des pentes de cette utopie joyeuse qu'est Chateaufallon.



Yves Pujol

Y'en aura pour tout le monde !

On ne présente plus notre Yves Pujol national. En One Man Show, avec le groupe Aioli, à la télé, au théâtre, au cinéma, notre toulonnais international ne rate pas une occasion de nous amuser, et de mettre en avant notre région. A la demande de Fantaisie Prod, notre partenaire, il sera présent pour le festival d'humour de Six-Fours cet été.

Dans ce spectacle tout le monde en prend pour son grade non ?

Oui c'est le principe, il y a des dossiers pour tous, un dossier chacun. Que ce soit la famille, la santé, les gosses, la politique, le sport, les hommes, les femmes... enfin les défauts des femmes et les qualités des hommes bien sûr. Je ne raconte pas ma vie, je raconte la vie des gens, ce qui nous touche tous au quotidien. J'arrive même à parler de la coloscopie !

Tu as ajouté de nouveaux sketches au spectacle ?

Il y a une partie revue de presse dans le spectacle. Bien sûr, avec la crise, nous avons rajouté beaucoup de choses, à propos du sanitaire, du social, du sportif, enfin pas beaucoup de sportif !

Tu as toujours autant de difficultés à tromper ta femme ?

Oui, c'est compliqué, elle ne se rend pas compte : Il faut guetter les SMS, les effacer à temps... Elle croit que c'est facile de tromper quelqu'un, mais il n'y a pas qu'elle qui souffre, moi aussi !

Et l'Autolib a été inventé à Toulon ?

Disons que l'Autolib a été inventé à Paris. Mais moi qui ai grandi dans une cité à Toulon,

je connaissais le concept de voiture en libre-service depuis très longtemps !

Tu as toujours autant de plaisir à jouer dans ta région ?

De plus en plus même. Il y a encore des gens qui découvrent le spectacle après toutes ces années. Je note les différences, des mots percutent plus ici qu'ailleurs, certaines attitudes parlent plus au public toulonnais. Après le public est sympa de partout, surtout en Province, moins à Paris. Le rapport n'est pas le même, il y a mille spectacles par jour : quand tu manges du homard tous les jours tu en deviens blasé. Je n'ai rien contre eux, mais ils ont perdu ce plaisir d'aller au théâtre. En Province, cela reste plus exceptionnel d'aller au spectacle. A Paris, c'est : « on va voir quoi ce soir » ?

Tu vas tourner avec Aioli cet été ?

Bien sûr, comme chaque année. On rajoute quelques nouvelles chansons tous les ans et on garde des standards : « L'arsenal », « Les cagoles », l'année dernière on a rajouté « Les cigales ». Malgré la crise du Covid, nous allons faire une tournée sympa. Je ne suis pas monté sur scène depuis le 11 mars au Théâtre Galli à Sanary, ça commence à faire long.

Sur quoi travailles-tu en ce moment ?

On a un best-of qui tourne, que l'on va jouer quelques fois cet été, la dernière de la tournée va se jouer le 28 août, au Famas théâtre à Brignoles. On est aussi sur l'écriture de nouveaux sketches.

Qu'est-ce qui t'inspire pour écrire ?

C'est souvent en observant la vie de tous les jours, un thème, une attitude. Il n'y a pas de règle. C'est de l'observation, je pars d'une situation normale et en la décalant un peu, j'en fais une situation drôle.

Tu vas reprendre la tournée de la pièce « Le Secret des Cigales » avec Patrick Sébastien ?

Nous devons jouer à La Garde quand est survenu le confinement. On attend une date de report. C'est difficile en théâtre car les programmes de l'année suivante sont déjà faits. Pour moi, ce sont des disciplines complémentaires, juste un autre tiroir de la commode. Dans celle-ci, j'ai la chanson, les sketches, le cinéma, le théâtre. C'est le même métier, seule la forme diffère : tu as du son, de la lumière, du public... Et je ne souhaite me priver d'aucun...

Yassine Ben-Chadli

Le cinéma en toute sécurité.



Les cinémas Pathé ont réouvert depuis le 22 juin. Nous avons interrogé Yassine, directeur du Pathé Toulon, notre partenaire, pour nous présenter les conditions de réouverture, et les films qui nous attendent.

Comment se passe la réouverture du cinéma ?

Nous avons ouvert le 22 juin à 15h30. Les spectateurs étaient au rendez-vous et ils étaient ravis de retrouver leur cinéma. Ça fait plaisir, et mes salariés se sentent utiles ! Nous tournons encore au ralenti, le cinéma n'a pas encore repris sa place dans les habitudes. Le lundi nous avons fait deux cents entrées, c'est peu. En ce moment, nous avons un rétrospectif des films de Christopher Nolan : « Dunkerque », « Inception » et « Interstellar ». Nous projetons aussi la plupart des films qui avaient été interrompus et avons deux nouveautés, « Nous, les chiens » un film d'animation coréen et « Filles de joie ». Nos offres commerciales ont été prolongées pendant quatre mois, nos abonnés n'ont pas été débités, et les places achetées seront valables quatre mois supplémentaires. Le premier nouveau film, « Les Parfums », sort le 1er juillet et je suis très optimiste. Le 22 juillet, nous aurons à l'affiche le nouveau « Mulan » et le 31 juillet « Tenet », le dernier film de Nolan. A côté de ces grosses sorties nous aurons d'autres films intéressants : « Été 85 » de François Ozon, labellisé Cannes 2020, et « Divorce Club » de Michaël Youn. Nous avons eu l'avant-première de « Petit Pays » avec Jean-Paul Rouve avant

le confinement, le film sera à l'affiche le 26 août, normalement. Par la suite, nous aurons le dernier James Bond, « Mourir peut attendre », « Deep Water » d'Adrian Lyne, le très attendu « Kaamelott » d'Alexandre Astier, « Les Croods 2 » et pleins d'autres...

Vous agrémentez cette programmation de différents événements...

Le 6 juillet, une soirée est prévue pour nos adhérents Pass, c'est le cas deux fois par an. Il y aura des annonces de films pendant trente minutes suivies de l'avant-première de « Adieu les cons » d'Albert Dupontel, qui sortira le 21 octobre. Le 27 août, nous allons retransmettre un événement musical mondial, nous attendons la confirmation du nom du groupe. En octobre, les saisons du Met et du Bolchoï, reprendront, elle seront enregistrées sans public. Pour le Bolchoï nous aurons « Romeo et Juliette » le 4 octobre, « La Dame aux Camélias » le 1er novembre et « Casse-Noisettes » le 20 décembre. Pour le Met, « Aida » le 10 octobre, « Le Trouvère » le 7 novembre et « Fidelio » le 12 décembre. Nous aurons également la diffusion, en direct cette fois, de pièces de La Comédie Française qui reprendront un peu plus tard.

Comment respectez-vous les conditions sanitaires ?

Les masques sont obligatoires dans les lieux de circulation et vous trouverez à l'entrée deux distributeurs de gel. Il faut obligatoirement se laver les mains, y compris pour aller jouer aux jeux. Tous les salariés portent un masque. Côté alimentaire, les employés portent une visière, un masque et des gants. Toutes les portes restent ouvertes entre les films pour limiter les points de contact. Une société de ménage s'occupe de la désinfection et notre climatisation diffuse uniquement de l'air neuf, au lieu d'une moitié d'air recyclé. Un fauteuil d'écart est maintenu entre chaque groupe de personnes. Nous avons concentré les séances de 15h30 à 21h45 pour la semaine et à partir de 13h30 les week-ends. Nous reviendrons aux horaires traditionnels petit à petit.

Comment s'annonce la rentrée en septembre ?

Chaque distributeur va faire son propre calendrier, en essayant d'étaler au maximum. Nous allons essayer de sortir un maximum de films en multiprogrammation. C'est notre levier : moins de séances par film mais plus de films. Ils resteront aussi probablement à l'affiche moins longtemps, en tout cas pour la période d'octobre à décembre..



Collectif Horlab

Réenchâter l'espace.

Horlab est un collectif de sept artistes varois, qui livrent des performances dans l'espace public. Durant tout le mois de juin, ils nous ont proposé BUL dans les rues toulonnaises, tous les mercredis, où ils invitaient les passants à danser avec eux. Leur nouveau projet, novateur et rassembleur, est créé en partenariat avec Radio active et de nombreux artistes locaux.

Comment le collectif s'est-il formé ?

Pour la plupart, nous nous sommes rencontrés grâce aux « Out of the Box » que Frank Micheletti organise pour le Conservatoire TPM. Ils réunissent différents musiciens, danseurs, comédiens, circassiens du conservatoire qui souhaitent participer au projet. On a adoré travailler ensemble, il y avait une très belle énergie, et alors que le dernier Out of the Box arrive à grand pas, nous souhaitons continuer. Nous avons donc formé un collectif de sept artistes toulonnais issus de ces différentes disciplines... Nous restons anonymes, car ce n'est pas basé sur les personnes. Aujourd'hui les gens se déplacent trop pour voir un artiste en particulier, et non pour l'art en soi. De plus, nous avons à chaque projet d'autres artistes qui nous rejoignent et participent.

Votre démarche est ancrée dans l'espace urbain, pourquoi ?

Déjà, c'était le cas du travail avec Frank. A Toulon, le lien est complexe entre la ville et ses habitants. Il y a des lieux intérieurs faits pour la Culture mais assez peu de propositions dans la rue. Dans l'espace public,

l'art va vers le spectateur. Nous associons l'espace urbain à certains souvenirs : j'ai fait ceci à tel endroit... Maintenant on pourra dire, c'est l'endroit où j'ai vu les artistes danser. Nous appelons cela réenchâter l'espace. C'est aussi une manière de réaffirmer notre liberté, ce qui est d'autant plus important en ce moment. C'est également de l'ordre du don, car nous ne sommes pas rémunérés. C'est d'autant plus fort dans les rues commerciales : il y a une proposition de gratuité là où le rapport est d'habitude marchand. En cette période, l'espace public est anxiogène, il faut réapprendre à vivre ensemble. Nous avons dansé avec BUL sur les marches de l'Opéra, souvent occupées par des SDF. La tension initiale s'est transformée en douceur, et un monsieur nous a même déclaré : « vous m'avez donné la vue ! ». C'est une démarche citoyenne plus que politique, l'acte raconte quelque chose. A Toulon, depuis quelques années, le monde culturel bouge beaucoup, mais au départ chacun était isolé. Nous souhaitons rassembler.

Vous donnez la première de votre nouveau projet « Enamigi » le 10 juillet...

« Enamigi » veut dire « Tomber

en amour », en Esperanto. Nous allons raconter une histoire d'amour en sept étapes. La première étape se nomme « Kunvenas » - La rencontre. Pour chacune, nous avons commandé une bande-son à des musiciens locaux. La première est réalisée par « Chien bleu mord le vent ». A partir de ce matériau, nous écrivons un texte, et enregistrons nos voix à Radio Active, notre partenaire sur ce projet. Le jour J, nous danserons devant un lieu, et la bande-son sera diffusée sur la radio, il faudra donc avoir téléphone et écouteurs. La première, sera au café Brun Noir, à Toulon Centre, le 10 juillet donc, à 18h30. Pour le second volet, nous avons demandé la bande-son à Hifiklub qui nous a offert « Rupture », qui a donné lieu à un album par ailleurs. Nous intégrons également des témoignages de toulonnais anonymes, à propos de leurs expériences amoureuses. C'est un projet qui va durer un an et va faire l'objet d'un documentaire réalisé par Pascal Fromage. Il rassemblera une quarantaine d'artistes, musiciens, danseurs, comédiens, circassiens. Ce sera une belle photographie du monde artistique toulonnais d'aujourd'hui.

Lisa Fardelli Courts-métrages en liberté.



Qu'ils sont rares les festivals maintenus cette année. Celui de Lisa, artiste peintre qui dirige la galerie « Les Frangines » dans la Rue des Arts de Toulon, en fait partie. Il nous présente chaque année la crème des courts-métrages internationaux, pour notre plus grand plaisir.

Le festival Cinéma en Liberté 2020 est maintenu malgré la crise sanitaire...

La mairie de Toulon et TPM soutiennent l'association et nous ont aidé à maintenir le festival. Il est donc subventionné comme tous les ans et se déroulera comme prévu dans ce lieu emblématique et magnifique, ce vieux fort chargé d'histoire, qu'est la Tour Royale, les 21 et 22 août, et la clôture se fera le 23 août au cinéma Le Royal à Toulon. Tout comme dans un film, où différents corps de métiers se mêlent, nous avons imaginé un festival pluridisciplinaire. Cette année nous aurons un groupe de musique, l'association Quezako qui créera une exposition sur le thème du cinéma, un street artist, spécialiste du portrait, qui réalisera en live le portrait d'Agnès Varda, entre autres. L'équipe est toujours aussi motivée en tout cas, que ce soit les membres de l'association ou les bénévoles qui nous aident. Etant donné le contexte, c'était important de maintenir le festival : pour nous, pour le public, et pour les réalisateurs. C'est la neuvième édition, et c'est bien qu'elle puisse se dérouler correctement pour amorcer

le chemin vers la dixième, qui sera de plus grande envergure, avec plusieurs lieux et un programme élargi. Chaque année, la notoriété du festival s'accroît et nous avons la chance d'être l'un des festivals maintenus cet été. Le lieu est très grand, donc nous pourrions accueillir le public avec toutes les mesures de distanciation.

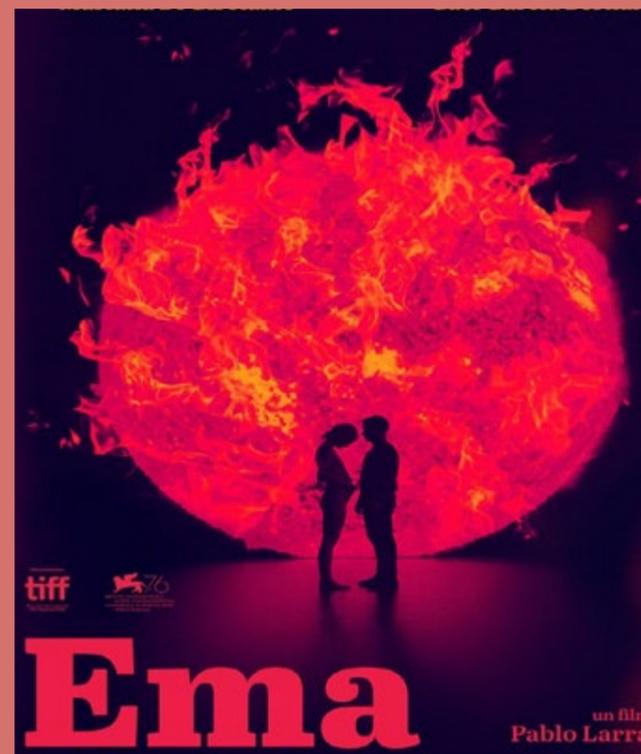
Comment s'est passée la sélection cette année ?

Nous avons clôturé la sélection pendant le confinement et nous avons eu encore plus de candidatures que les années précédentes. Au départ, nous avons axé la sélection de façon à obtenir une subvention européenne. Mais c'était trop contraignant. Il y a eu beaucoup de discussions entre les membres du jury. Chaque court métrage procure des émotions et une réflexion différentes chez chacun, selon notre position dans la société, les valeurs que nous défendons...

Que nous réservent les courts métrages sélectionnés ?

La sélection est intelligente, éclectique et efficace. C'est assez engagé, certains sont féministes par exemple. Nous avons aussi différentes formes, dont du documentaire. Chaque court-métrage possède sa

propre empreinte. Les durées varient. Un des réalisateurs est un visionnaire, il décrit exactement le confinement que l'on a vécu, et bien sûr c'était tourné avant ! Un autre parle du travail des femmes, avec Max, garagiste qui tombe amoureux d'un macho. Il y a des comédies romantiques, un film presque de science-fiction, un sur la peine de mort, de l'animation, des thrillers et un sur le droit à l'avortement. C'est un tour du monde cinématographique, avec vingt-cinq courts-métrages qui viennent de différents pays : Québec, Espagne, République Tchèque, Maroc, Italie, USA, UK, Belgique, France et Macédoine. Le jury de cette année est constitué de Samir Boualleg, primé l'année dernière, Karim Adouane de Télomédia, et Alix Ferraris directeur du festival corse « Les Nuits Méditerranéennes du court-métrage ». Nous sommes pour l'instant en attente d'un parrain. Autre fait important, nous avons cette année un partenariat avec la Rue des Arts.



COUP DE COEUR

Cinéma

SEPTEMBRE

LE ROYAL

« Ema » Pablo Larrain

Ema (Mariana Di Girolamo, splendide), jeune danseuse, est mariée au chorégraphe qui dirige la compagnie dans laquelle elle danse (Gabriel Garcia Bernal, inspiré). Hanté par l'échec de leur tentative de parentalité après une adoption, le couple se déchire. Ema, telle une météorite incandescente va entamer une course déterminée pour vivre sa vie aussi librement qu'elle l'entend. L'incandescence est ici ce qui frappe, tant le mot caractérise aussi bien le film, son actrice principale que l'image. Tout brûle, au sens propre comme au figuré, à l'image du magma représenté sur scène, et ce feu qui brûle littéralement la ville, les corps ivres de désir et les âmes

torturées, laissera bien des cendres. Larrain nous entraîne dans un élan fou à travers Valparaiso, dans le sillage d'Ema, de la danse et de la musique. Il questionne le désir de maternité, la féminité, la norme sociale et familiale, l'opposition entre culture populaire et culture sacralisée à travers personnage d'Ema pour qui tout semble chaos. Portrait d'une jeunesse contemporaine ? De nouveaux modèles possibles ? Pas seulement car le réalisateur, comme précédemment dans ses premiers films, ne manque pas de faire surgir l'hypocrisie sociale et politique de son pays. Un objet filmique hallucinant et un manifeste pour un nouveau monde possible.

Kader Attou

Transmettre son art.



Kader Attou est chorégraphe et directeur du CCN de la Rochelle. Pour sa dernière création Danser Casa qu'il nous présentera à Châteauvallon, il a retrouvé son vieux complice Mourad Merzouki avec qui il a fait ses débuts en 89 en créant la compagnie Accrorap.

Quelles facettes de Casablanca ce spectacle nous dévoile-t-il ?

De multiples. Il a été imaginé et créé avec de jeunes danseurs marocains, qui ont une telle envie, une telle générosité, une telle rage... C'est condensé dans ce spectacle. On évoque Casa, mais surtout l'énergie foisonnante de ces danseurs pour faire et faire voir. C'est une histoire de groupe, d'altérité, de dualité, de moments de conflit, de moments de communion. C'est un peu notre propre histoire à Mourad et à moi-même, tout ce que l'on a pu ressentir sur place, pendant le processus de création, sentir, vivre, toucher. C'est Casa, oui, mais c'est une aventure humaine avant tout.

Pourquoi faire appel à de jeunes danseurs pour cette œuvre ?

Le hip hop a une dimension mondiale, mais aussi une histoire singulière dans chaque pays. Au Maroc, il est plus connu dans la street que dans les institutions. Là, nous sommes dans une démarche plus artistique que ce qu'ils ont l'habitude de faire en compétition. L'enjeu est de les amener à une capacité d'incarnation, de leur donner une dimension d'interprète de plateau. Pour la plupart, ils montaient sur un plateau pour la première fois. Ça n'a pas été simple, mais ça en valait la peine. C'est formidable de les voir écumer tous les théâtres

de France et d'ailleurs, avec cette démarche créée avec eux. Ils ont l'opportunité de voyager, de rencontrer des gens...

Quelle sont les particularités de la danse au Maroc ?

Elle est extrêmement présente, comme en Algérie et Tunisie d'ailleurs. Le hip hop se développe dans toutes les classes sociales et tous les milieux. Cette danse a la capacité de regrouper des personnes d'horizons différents, de tisser un vrai réseau social, culturel, ethnique. Elle se nourrit de tout ça. Il y a beaucoup de battles, de Rabat à Casa, dans les grandes villes et les petits villages. « Danser Casa » est un projet singulier parmi tant d'autres. On a permis aussi modestement que possible que cette danse soit regardée autrement, comme ça a été le cas en France, alors qu'on était perçu comme un phénomène de mode. Quand les danseurs postent des photos sur les réseaux sociaux, leur famille, leurs amis et les institutions les voient et peuvent les prendre en exemple.

Comment se sont passées les retrouvailles avec Mourad ?

Je suis très fier du parcours de Mourad depuis quarante ans. Quand l'occasion se présente, je n'ai pas à réfléchir longtemps avant de dire oui. Ce projet a été proposé et porté par Anne Sophie Dupoux, qui nous connaissait très

bien. On s'était déjà retrouvés en 2002 en Algérie, et là c'était l'occasion rêvée de travailler avec le Maroc. C'est une belle aventure qui se termine pour nous en terme de processus de création, et qui se continue sur le plateau avec ces jeunes remplis d'énergie.

Comment s'est effectué le travail sur cette création, avec la particularité qu'il a duré une année entière ?

Il y a eu une audition lancée, via Facebook. Nous ne savions pas si on allait avoir un seul danseur, et il y en a eu deux-cent quatre vingt ! Cela montre l'envie de cette jeunesse marocaine. Nous en avons retenu douze. Ensuite nous avons répété, sur des plages de quinze jours, et au fur et à mesure nous avons créé le spectacle avec eux. J'aime beaucoup ne pas savoir où l'on va. C'est un défi, à l'image de cette danse née dans la rue. Ça donne un sens à notre rôle. Nous avons eu des passeurs dans notre parcours, et aujourd'hui, nous sommes les passeurs, c'est formidable. Ces jeunes danseurs ont mis un pied là-dedans et ne sont pas prêts d'en sortir : on ne peut que se réjouir pour eux.



Maria Claverie-Ricard

Une programmation éclectique et ouverte.

Maria est directrice et programmatrice des Théâtres en Dracénie, qui officient principalement au théâtre de l'Esplanade à Draguignan, mais aussi dans les territoires alentour. Ils ont le label Scène conventionnée d'intérêt national Art et Création-danse, mais leur programmation s'étend bien au-delà de ce domaine.

Votre programmation est réputée, entre autres, pour vos spectacles de danse...

Nous avons ce label spécifiquement pour la danse. Nous aurons d'ailleurs de beaux spectacles cette année. Les 5 et 6 décembre, nous commençons avec un événement : la compagnie Wanted Posse, championne du monde de danse hip hop, extraordinaire, même si on n'est pas amateur. Le 11, nous donnons « Hora » de Batscheva Dance Company, une des compagnies les plus connues au monde. Nous sommes heureux d'avoir une programmation éclectique et ouverte, avec de grands noms, alors qu'en général ils jouent dans de grandes métropoles. Le 7 janvier, la compagnie Système Castafiore jouera « Anthologie du cauchemar », avec des êtres étranges, de la vidéo... Ali et Hédi Thabet, chorégraphes et danseurs, nous présenteront « [Uwru] » le 9 mars, où danseurs, musiciens et chanteurs lyriques s'aventurent dans l'univers des danses traditionnelles grecques, alors qu'ils sont issus du cirque. Puis notre temps fort : le festival « L'Imprudance », avec neuf spectacles entre le 3 et le 10 avril, dont Arthur Perole, artiste associé cette année, la compagnie Preljocaj, qui a pu heureusement être reprogrammée, et les

taïwanais de B.dance, qui avaient fait un carton à Avignon. Nous programmons aussi l'école Cannes Jeune Ballet Rosella Hightower, dont nous sommes partenaires, le 8 avril. Le jeune public quant à lui aura deux spectacles à son attention.

Vous accueillerez également de grands noms du théâtre...

Oui. Nous aurons Pierre Richard, dans une pièce pleine de poésie, écrite pour lui par Mathilda May sur une musique d'Ibrahim Malouf, Robin Renucci dans « Oblomov », ou la grande Anna Mouglalis dans « Mademoiselle Julie ». Une de mes grandes fiertés : Emma Dante vient avec « La Scortecata », pièce sur la vieillesse, empreinte de poésie. Côté classiques, nous verrons « La Tempête », façon théâtre baroque et un « Femmes savantes » de Molière très avant-gardiste. Dans les communes de notre territoire, nous présenterons « Hamlet » mis en scène par Pierre Laneyrie et Alexis Moati, artiste associé au théâtre également. Enfin, nous avons un beau choix de pièces jeune public, sur des thèmes de quête de soi ou de famille plurielle.

Vous programmez également du cirque...

Pour notre spectacle d'ouverture, nous invitons toujours un cirque de renom : le Cirque Leroux,

présentera le 3 octobre, un spectacle détonnant, avec des prouesses circassiennes incroyables. Mais notre grand rendez-vous reste notre artiste associée Fanny Soriano qui crée chez nous « Ether », duo aérien magnifique, dans le cadre de la BIAC, le 29 janvier. Côté clown, nous présenterons « Urban et Orbitch » en juin.

Côté musique, vous êtes partenaires de Tandem...

Oui, la SMAC du Var, programme des artistes confirmés et des émergents. Dans ces derniers, nous aurons Pomme, Ben Mazué, Malik Djoudi, Loo & Monetti, et Will Barber. En plus confirmé, nous programmons Juliette, avec un orchestre spécialisé dans le tango et la magnifique Yaël Naim, avec huit chanteuses lyriques. Notre Festival de musique classique Playbach, coorganisé avec la municipalité, est un rendez-vous incontournable depuis douze ans. Nous proposons cette année « Amour vainqueur », opérette écrite par Olivier Py, directeur du festival d'Avignon, « Cendrillon » de Rossini et l'Ensemble Giocoso, qui jouera du Dvorak notamment. Nous aurons également le groupe corse, I Muvrini, très connu ici, et nous clôturerons la saison à Flayosc, avec le très beau « Carmen », mais façon théâtre forain, sous chapiteau.

Danse

Septembre 2020
Festival Constellations
Toulon - Hyères

Frank Micheletti

Des artistes singuliers qui parlent au plus grand nombre.



Rares sont les festivals qui ont pu être maintenus cette année. Nous nous réjouissons donc que Frank ait réussi à organiser son festival danse/musique/performances Constellations. D'autant que c'est la dixième édition ! Nous sommes également fiers d'en être partenaires, alors n'hésitez pas à venir nous y retrouver.

Comment as-tu choisi les artistes de cette édition ?

Cette édition flotte sous la bannière « Panorama iridescent/Panorama sensoriel ». Les artistes inventent des langues hautes en couleurs qui échappent au langage unifié et homogène. Elles relaient la multi-sensorialité de nos vies et de nos corps. Qu'est-ce que porte, contient et garde un corps ? Certains artistes sondent la mémoire, les archives du passé pour relancer ce qu'il a d'actif, d'audacieux, de vigoureux dans les fibres du temps. Je pense à Ola Maciejewska qui revisite la « Dancing Dress » inventée par Loie Fuller (pionnière de la danse moderne) ou Samuel Mathieu qui nous parle d'un virus en 1518 qui faisait danser frénétiquement les gens jusqu'à la mort. Jozef Trefeli & Gabor Varga recyclent le folklore avec leur duo « Créature »

qui repense tradition et modernité. Échos lointains pour de nouveaux actes d'invention. D'autres composent des alternatives pour disposer plus amplement de nos corps. Cette dixième édition accompagne les artistes qui s'éloignent des syntaxes établies cherchant de nouvelles voies. Celles et ceux qui font « collisionner » des univers éloignés en révélant d'autres imaginaires. Les artistes relaient les soubresauts du monde. Ils guettent des principes actifs pour agir avec lui. Le poète martiniquais Edouard Glissant disait : « Permettre de connaître l'inextricable sans en être embarrassé ».

Parle-nous des deux destinations que propose Constellations ?

Je me suis rendu au Mozambique la première fois en 2001, et en suis tombé amoureux. En 2005, j'y ai rencontré Idio, le principal complice de Kubilai Khan.

Le continent africain se révèle être un continent au bouillonnement artistique incroyable. Pack N'Djamena, Edna Jaime et Idio Chichava sont chorégraphes et posent la question des modèles culturels qui sont suivis. Ils refusent les prêt-à-porter mal ajustés et posent des gestes inédits. Concernant la Villa Kujoyama, je précise quelle est la première résidence artistique française de recherche pluridisciplinaire implantée en Asie. Depuis vingt-cinq ans, plus de trois cent cinquante artistes ont séjourné pour des durées de deux à six mois. Constellations poursuit sa collaboration avec Kyoto en invitant trois chorégraphes résidents de la Villa à présenter leurs travaux : Camille Mutel, Nach et Benjamin Bertrand. Camille Mutel remonte son premier solo « Effraction de l'oubli » qu'elle confronte à une image du plasticien SMITH. Nach s'aventure dans une recherche du geste qui transcende les codes et les cultures. Électron libre du Krump, elle propose une conférence dansée. Benjamin Bertrand, quant à lui, interroge la notion de vestige, moins paysage d'une disparition qu'oasis invisible ayant survécue au passage du temps.

Pour ces dix ans, tu as une programmation entre Toulon et Hyères...

L'enthousiasme et la curiosité des publics m'ont confirmé que les gens avaient envie de voir des artistes singuliers. Je crois que plus un artiste porte une voix personnelle plus il parle au plus grand nombre. A Hyères, nous déplaçons nos présences vers des scènes inhabituelles : un lavoir et un lieu de culte. Dans la Collégiale Saint-Paul nous verrons « Deal » de Jean-Baptiste André et Dimitri Jourde, créée à partir du texte de Koltès : « Dans la solitude des champs de coton ».

Ces artistes font valser les étiquettes et les catégories : ils ont une formation de circassiens, sont devenus chorégraphes/danseurs, et font danser un des textes mythiques du théâtre contemporain. A Toulon, nous aurons deux jours au théâtre Liberté et au Cercle Naval (vendredi et dimanche) ; le QG de Constellations restant la Tour Royale le samedi. Au Liberté, le brésilien Luiz de Abreu dans un solo radical mesure l'urgence d'aborder la question décoloniale. Sa pièce formule sans détour une critique de la condition subalterne à laquelle les noirs sont assignés au Brésil. Au Cercle Naval, Betty Tchomanga évoque Mami Wata, sirène échouée, déesse des eaux, figure des bas-fonds, de la nuit et de la sexualité, dans son solo « Mascarade ». A la Tour Royale, Maxime Cozic fera parler son étonnante gestuelle syncopée et incisive dans sa création « Emprise », et la chorégraphe israélienne Meytal Blanaru questionne le conformisme lié aux identités de genre, à l'objectivation du corps féminin.

Malgré les circonstances, la musique reste présente...

Malheureusement moins, les concerts debout étant encore impossible à proposer... Aussi, je vous conseille vivement le concert de L'Ocelle Mare. J'ai rarement vu un musicien aussi incarné. Musique inédite, bouleversante intensité polyphonique, soutenue par une pulsion primordiale qui ne ressemble à rien de connu. Je me produirai également avec Yaguara pour une Deep Listening Party. Mention importante : le festival est entièrement gratuit, il vous faudra seulement cette année réserver car certaines jauges seront limitées.



Eva Lepetit

Raconter l'humain

Eva, est chargée par la municipalité de La Valette de réaliser la programmation du Théâtre Marellos. Malgré les difficultés actuelles, elle a réussi à nous concocter une saison variée centrée sur l'humain, et à reprogrammer les spectacles qui n'avaient pas eu lieu.

Tu as réussi à reprogrammer divers spectacles de la saison dernière...

Le Théâtre Marellos fait partie de l'espace Albert Camus, qui compte le cinéma Henri Verneuil dirigé par les Petits Ecrans, les archives, et la médiathèque. Il est piloté par le service Culture et Patrimoine de la municipalité de la Valette. Nous faisons le 1^{er} octobre notre ouverture de saison en extérieur sur l'Esplanade d'Albert Camus, avec le concert reprogrammé de Soneros del Caribe, que l'on aurait dû recevoir pendant le festival Scènes du Monde. C'est du son, les racines de la salsa, avec des sonorités afro-antillaises, caraïbéenne, et des classiques. Nous avons également pu reporter notre date du festival Présences Féminines, le « Tarot du grand tout » en jeune public, et « Hip hop or not » une conférence hip hop dansée.

Peux-tu nous présenter tes coups de cœur de la saison ?

Notre fil rouge cette année est l'humain, la société, l'engagement. Le 9 octobre, Jean-Jérôme Esposito, seul en scène dans « Récits de mon quartier », raconte son enfance dans une cité des quartiers nord de Marseille, loin de l'image négative que l'on a. « Marys'à minuit », le 6 novembre est une pièce de Serge Valetti, auteur marseillais qui écrit sur les

rapports humains. On y découvre la folie douce d'une femme, que l'on pourrait tous avoir un jour.

« No woman's land », soutenu par Amnesty International, le 11 décembre, raconte ces femmes qui essaient de migrer du Mexique vers les Etats-Unis, et sont confrontées au féminicide et aux cartels. Le 29 janvier, dans « 1336 (parole de Fralibs) », on retrouve les témoignages de ces employés des thés Lipton et Eléphant à Gémenos, qui après autant de jours de lutte ont fini par créer une SCOP et reprendre l'entreprise. « Utopie des Arbres », le 12 février, est mon coup de cœur, découvert à Avignon. Le comédien, auteur et metteur en scène, a grandi à la campagne au milieu des vieux grincheux du village, qui, tout comme les arbres, sont tendres sous l'écorce. On traite de la nature aujourd'hui, d'écologie... « Là où vont nos pères », le 6 avril, est un BD-concert, à partir de l'œuvre de Shaun Tan. Les planches sont projetées, et Florent Hermet joue de la contrebasse en direct, avec une très belle alchimie. Un père pour fuir son travail et sa famille prend un bateau vers un nouveau pays. Il y découvrira de nouvelles cultures, de nouveaux animaux, une nouvelle vie. C'est à partir de huit ans et nous aurons des séances scolaires. Côté musique,

des Musiques du Monde, de la chanson française avec Yves Jamait, le festival Scènes du Monde qui revient en avril avec un détour vers le Brésil et l'Afrique, et un apéro-concert autour de musiques de la Méditerranée dans le hall. Et pour boucler le panorama des différents genres, nous aurons Kosh en humour le 5 février.

Vos partenariats avec les structures locales continuent également...

Le festival Z de musique jeune public, organisé par Tandem, le Pôle, la ville de La Garde et nous-mêmes, devient « La belle Z », et s'étendra sur toute l'année. Nous, nous programmons « Caché » de Tom Poisson et Fred Pallem, le 12 janvier. C'est une belle fable musicale, avec un parallèle avec la période que nous vivons : le narrateur a passé sa vie enfermé dans une armoire, mais il s'est senti libre grâce à une boîte aux lettres magique, et plein de livres ! Toujours également notre partenariat avec le Fimé avec cette année « L'aurore » de Murnau, mis en musique par Christian Leroy et Pascal Ducourtioux, le 14 novembre. C'est son premier film aux Etats-Unis, reconnu comme un des plus beaux de l'histoire du cinéma. Enfin, nous aurons une sortie à Châteauvallon, et une au Liberté.

Théâtre

Octobre 2020
Théâtre Marellos
La Valette

Cyrille Eslander

Un festival de grande envergure.



Cyrille est directeur adjoint du PÔLE, et depuis septembre dernier directeur de la Saison Gatti, centrée sur la Bibliothèque de théâtre Armand Gatti, qui explore les écritures contemporaines, et les arts de la rue. C'est donc naturellement que le PÔLE, fort de son expérience déjà importante dans ce domaine, s'est vu confier l'organisation du Festival des Arts de la Rue de la Crau afin de lui donner un rayonnement encore plus important.

Dans quelles circonstances reprenez-vous le Festival des Arts de la Rue de la Crau ?

Cela fait quelques temps que l'on intervient sur les Arts de la Rue, notamment sur de grands événements à Toulon, telle que l'America's Cup. Nous avons le label Arts en Territoire, et notre implication s'est accentuée avec le développement de La Saison Cirque Méditerranée puis de La Saison Gatti, consacrée aux écritures contemporaines et aux arts de la rue justement. Cette année marque la dixième édition du Festival de La Crau, qui s'est développé rapidement. Pour continuer, il devait s'appuyer sur un opérateur repéré par les partenaires institutionnels. Et nous, il nous manquait un temps fort Arts de la Rue, comme nous en avons pour le cirque et pour le jeune public. Côté programmation, nous avons travaillé de concert avec les équipes de la ville. Nous souhaitons créer un festival référent à l'échelle régionale, et accessible à tous les publics, notamment aux personnes en situation de handicap.

Vous proposez des spectacles dans de nombreuses disciplines...

Les arts de la rue sont toujours transdisciplinaires : théâtre de rue, musique, danse, performances.

Nous nous adressons à un public familial, qui n'irait pas forcément pousser la porte d'un théâtre. Ça donne la possibilité à chacun de venir découvrir sa propre sensibilité, et garantit l'esprit de fête. Comme spectacle festif, je pense par exemple à « Después » de la compagnie « La belle image », avec dix-huit musiciens ! D'autres formes, caractéristiques de notre positionnement, sont des ingénieries de rue importantes. Tel le spectacle de la compagnie Theater Tol : « À vélo vers le ciel », un opéra de rue aérien, avec des artistes suspendus à un carrousel à vingt mètres du sol. Nous aurons également du théâtre de rue avec la compagnie « Amare » et « Quizás », spectacle vu dans le off et le in du Festival d'Aurillac, ou encore, « Hamlet en 30' » de la compagnie Bruitquicourt. Autre type de spectacle, auquel on est particulièrement attaché, « Steli », de « Stalker Teatro », une performance plastique participative, où artistes et public construisent ensemble une structure avec des tiges de bois. Bien sûr, nous n'oublions pas le jeune public, avec un espace consacré aux enfants, dont ce manège aérien à pédales, proposé par « Mlle Hyacinthe et Cie », ou « Gargot de Joc », qui propose

un très bel espace ludique en ferrailles recyclées. Le cirque est également bien représenté, avec notamment « Encore plus » de la Compagnie « Toi d'abord », autour d'un agrès, la bascule, à la fois ludique et impressionnant sur le plan circassien. En tout, nous aurons presque une centaine d'artistes, quatorze compagnies internationales, françaises belges, catalanes...

Il y aura aussi des spectacles autour du festival...

Nous avons souhaité avoir un rayonnement à l'échelle du territoire entier, afin de rencontrer d'autres publics, et de rajouter à la fête. Cette année, nous serons à Toulon et La Seyne : Toulon car central, et La Seyne, pour la bibliothèque Armand Gatti que nous dirigeons. En amont du festival, pendant les journées du patrimoine, le « Begat Theater » proposera un spectacle déambulatoire sous casque pour découvrir le paysage urbain, et nous aurons « Steli ». La semaine qui suivra le festival, le « Collectif du Prélude » proposera « L'Avare » dans une version adaptée à la rue, jubilatoire et décalée.



Theater Tol

Les chemins du paradis.

Poétique et magique, « À vélo vers le ciel » nous emmène, la nuit tombée, parmi les anges et les musiciens ! Dans ce monde onirique où le décor de la ville prend toute sa place, les artistes évoluent entre ciel et terre sur des airs d'opéra. La ville rêvée prend forme... Entretien avec Carmina Escardo, manager de Theater Tol.

C'est un spectacle peu commun, entre danse, cirque... et opéra !

Il y a une quinzaine d'années la compagnie a commencé avec un premier spectacle de théâtre aérien. Puis, nous avons réalisé un second spectacle sur la vie et l'histoire d'amour d'une femme cycliste italienne. Nous avons alors pensé à réunir les deux, l'aérien et le vélo ! « A vélo vers le ciel » est né, conçu pour la mairie de Madrid, et a eu un succès énorme. Nous avons continué, l'avons présenté au festival de Chalons, qui fut notre porte d'entrée pour jouer dans en France. Dans la rue, pour que le public voie bien, l'espace et les structures doivent être grands. Nous faisons donc appel au cirque et à la chorégraphie, afin de pouvoir jouer dans les airs. Pour ce spectacle en particulier, nous avons également des chanteuses et chanteurs lyriques. C'est une histoire de liberté... Nous sommes partis de l'idée du vélo, avec

des tricycles. Le vélo est un des symboles de la liberté contemporaine. Enfant, on est libre dès que l'on en a un. Rappelez-vous « E.T. », quand Elliott vole sur son vélo, c'est le summum de la liberté. De même pour le vol. Lorsque l'on est amoureux, on est dans les nuages ; quand on est libre, on vole ; quand on est en paix, on est dans les nuages... Voler représente aussi l'espoir et tous les souhaits humains de bonheur, de bonté...

C'est une performance particulière pour les acteurs...

Être dans les airs, tout en jouant et chantant est un vrai défi. La chorégraphie est la même pour les quatre artistes et doit être accordée. Cela nécessite beaucoup de répétitions au sol avant de passer à l'aérien. Comme en natation synchronisée. Mais les artistes adorent être dans le ciel : c'est incroyable de voir tout ce public du dessus, et la relation est complètement différente.

Vous adaptez le spectacle aux villes où vous jouez ?

La projection vidéo est différente, nous projetons des images de l'endroit où l'on joue. C'est une façon de dire avec symbolisme que nos anges bénissent la ville.

Qu'est-ce que vous aimez dans les arts de la rue ?

Dès le début de la compagnie, la directrice artistique a trouvé la relation avec le public plus forte. La rue donne la possibilité de toucher tout le monde, sans ticket, sans élitisme. Nous avons joué dans des quartiers très pauvres, c'était magnifique de voir les remerciements du public. Quand on a commencé à jouer dans la rue, on ne veut plus la quitter. La réciprocité entre public et artiste est tellement forte.

Cie Amare

Les jeux de l'amour et de la rue...



« Quizás » navigue entre performance et conférence parlée dansée à propos de la relation de couple, du fantasme, de la notion d'idéal amoureux. « Quizás », c'est deux femmes jouant à jouer les jeux de l'amour, avec pour outils des interviews, références sociologiques, expériences personnelles détournées et une bonne note d'humour. Entretien avec Amandine Vandroth, cofondatrice de la Cie Amare.

Qu'est-ce qu'une conférence parlée dansée ?

Je joue un personnage de conférencière, je parle et Maeva danse. C'est comme une conférence, avec des références sociologiques. Nous avons toutes deux un parcours hétéroclite : danse, théâtre, sociologie... Alors quand nous créons un spectacle, c'est à travers ces médias-là. Pour nous, l'expression du corps n'est pas dissociée de l'expression théâtrale.

Qu'est-ce que t'apporte le jeu dans l'espace public ?

J'ai travaillé pendant sept ans dans l'espace public, c'est mon réseau. Nous aimons cette proximité avec le public que l'on n'a pas en salle. Nous sommes également dans une adresse de jeu qui convient bien à la rue.

Y jouer est également une forme d'engagement politique : la plupart des festivals sont gratuits, donc accessibles à tous, sans distinction de classe. En outre, les dix dernières minutes du spectacle sont une échappée dansée dans les rues, au milieu du public, ce ne serait pas possible en salle. Au cours de nos tournées, nous avons aussi enregistré des témoignages de personnes du public à propos de leurs histoires d'amour. Nous en diffusons quelques-uns à chaque spectacle.

Tu insistes également sur la notion de liberté...

C'est avant tout un spectacle sur l'amour, sur la notion d'idéal que l'on a tous, sur les désillusions... Mais c'est aussi la parole libérée de deux femmes. Tout est envisagé à travers le prisme de certaines

histoires personnelles, vécues mais déformées, et de nos propres questionnements.

Comment est né « Quizás » ?

Lors d'une formation au Portugal avec des chorégraphes de différents pays. Je faisais le voyage avec Maeva et un ami colombien. On écoutait la chanson « Quizás » et on parlait espagnol. On a commencé à écrire : une saynète d'abord, avec une chorégraphie en duo. Nous avons présenté vingt minutes à Aurillac, qui ont eu du succès. Le spectacle a évolué avec les résidences et les retours du public. Il fait une heure maintenant.



Cirque Rouages

La nostalgie heureuse.

Chaque soir de tempête, un vieil homme, exilé de longue date, se rapproche du bord de mer. A la caresse du vent sur son visage, il retourne dans de lointains souvenirs. Autour d'un câble infini... Quatre corps en équilibre vont évoluer. « Sodade »... est une fable à grande hauteur, un hymne à la vie sur une structure circassienne unique. Rencontre avec Aurélien Prost, funambule et créateur du spectacle

Comment as-tu eu l'idée de ce spectacle ?

J'ai eu les idées de départs, mais dans le cirque on est dans une écriture collective. Ça démarre souvent par un peu de bricolage ! J'ai imaginé un fil qui tourne entre deux roues, sur lequel on pourrait marcher à l'infini. Nous avons créé un prototype et assez vite, je me suis dit qu'il fallait le faire en grand, pour pouvoir marcher sur les deux fils. La roue actuelle fait deux mètres de diamètre et a été créée avec un ingénieur. En parallèle, j'ai découvert la chanson « Sodade » de Césaria Evora. Ça veut dire nostalgie : on n'oublie jamais... J'ai associé cela avec ce fil infini : un même chemin, se rejoindre, marcher

sans se revoir... Je vivais une période difficile et me retrouvais dans cette chanson. Pour les cap-verdiens ou les brésiliens, dans ce terme, il y a de l'espoir, contrairement à notre culture. Ce n'est pas vraiment une histoire, plutôt des images, des souvenirs, les soirs de tempêtes... Cela crée différents tableaux circassiens, accompagnés de musiciens.

La performance circassienne est d'ailleurs notable...

Nous avons deux trapézistes, qui deviennent acrobates en se suspendant au câble, et deux funambules. Dans nos formations, on ne travaille pas sur des fils qui tournent, on apprend à courir, mais pas sur place... On a mis du temps

à appréhender la machine, on s'est fait mal, comme toujours : ce sont des disciplines très physiques. Mais le spectacle fonctionnait. Nous l'avons finalement apprivoisé, et avons pu créer nos figures.

L'ambiance musicale apporte de la poésie...

Ce sont des compositions originales, sauf « Sodade ». Le placement des musiciens est voulu par le décor, qui ressemble aussi à un projecteur super 8. Nous avons le film, mais pas le son. Les musiciens sont en quelques sortes les narrateurs. La chanteuse chante en plusieurs langues, car nous ne voulions pas rester sur la culture portugaise, être identifiés à un seul lieu.

Benoit Arnulf

Le premier festival queer de Toulon



Benoit est le président de l'association « Les Ouvreurs » qui au travers de festivals de cinéma oeuvre à la défense des différentes orientations sexuelles. Suite à la rencontre des équipes du Liberté sur leur festival « Courts-métrages en liberté » ils ont décidé de transposer le concept chez nous, et nous sommes très fier d'en être partenaires.

Qu'est-ce que le collectif « Les ouvreurs » ?

Créée en mai dernier, l'association « Fiertés Toulon » est un rassemblement de six associations qui œuvrent pour la visibilité et la défense des différentes orientations sexuelles. Elle organisera le 26 septembre la première « Marche des fiertés » de Toulon. « Les Ouvreurs » en font partie. Nous existons depuis douze ans et notre objet est la médiation culturelle, éducative et pédagogique, à travers l'organisation de festivals de cinéma, et des interventions en milieu scolaire pour sensibiliser le jeune public sur les discriminations liées aux sexualités. Nous organisons les rencontres cinématographiques In&Out à Nice et à Cannes, et depuis cette année, nous avons la chance de pouvoir coproduire Liberté+In&Out à Toulon.

Comment s'est passée la rencontre avec le Liberté ?

J'ai rencontré les équipes du Liberté dans le cadre du festival « Courts-métrages en Liberté », pour lequel il m'a été demandé de former des jeunes à la création de courts-métrages. Les quatre merveilleux courts-métrages résultants ont été exposés dans notre festival à Nice, et présentés par Charles Berling. De mon côté,

je souhaitais créer une forme hybride du festival, en intégrant du spectacle vivant, et le Liberté est le partenaire idéal pour ce projet.

Quels films proposez-vous ?

Tout d'abord, des films récents comme pour tout bon festival de cinéma, avec des avant-premières, notamment pour l'ouverture du festival, avec « Garçon chiffon » qui a reçu le label Cannes 2020. Nicolas Maury, le réalisateur, nous présentera cette comédie douce-amère sublimée par le talent de Nathalie Baye. Sébastien Lifshitz, auteur du chef d'oeuvre « Les invisibles », nous présentera « Petite fille », documentaire autour de la trans-identité, avec l'histoire d'une fille de sept ans née dans le corps d'un garçon. Le deuxième axe est d'aborder le spectacle vivant par le biais du cinéma. Dans ce cadre, nous aurons une rencontre avec Patric Chiha, autour de son documentaire « Si c'était de l'amour », qui suit quinze danseurs et danseuses sur une tournée, qui devient rapidement un voyage troublant au cœur de la nuit et de l'amour, et de son précédent film « Brothers of the night » sur la prostitution masculine dans les pays de l'Est. Également, nous sommes très fiers de recevoir le mythique «The Rocky Horror Picture Show».

Le public, déguisé, suivra les « No Good Kids », une des deux troupes qui joue chaque semaine le spectacle au studio Galande à Paris. Nous avons la chance de pouvoir compter sur un théâtre qui dispose d'une réelle salle de cinéma et de pouvoir associer au festival le Royal de Toulon, institution de l'art et essai, et le Six n'étoiles de Six-Fours. Dans celui-ci, nous clôturerons le festival en présentant « Deux » de Filippo Meneghetti, et « La première marche » sur la première pride organisée à Saint Denis par quatre étudiants de Science Po. Nous sommes passés par les mêmes types de réflexions à Toulon : il existerait des territoires où la pride n'aurait pas sa place...

Il y aura également divers événements autour du festival...

Tout d'abord, un restaurant nous accueille sur l'ensemble du festival, le Maz. Nous allons pouvoir nous y retrouver de manière informelle avant et après les projections, parfois avec les artistes. La Zine Fair, le 27, ouvrira une petite fenêtre sur la création artistique LGBT, sous la forme de fanzines et de micro-éditions, et nous aurons un atelier Drag King, au Port des Créateurs, pour les femmes qui souhaitent rentrer dans la peau d'un homme.

Dédo

C'est la merde !



Dedo découvert dans le Jamel Comedy Club s'est fait une place à apt entière dans le monde du stand-up français. Mélange d'humour noir, d'absurde, et chanson, ce fan absolu d'Eddie Izzard a de nombreuses cordes à son arc. Fantaisie Prod, notre partenaire, vous le fait découvrir sur les planches de l'Oméga Live.

Donc là tu rodes ton nouveau spectacle, du coup on sait toujours pas trop de quoi ça parle...

C'est un peu l'idée oui, le fil conducteur se dessine au fil des dates. Si on doit en dégager un simili thème ça s'apparente à « C'est la merde », mais malgré tout ça se finit par de l'optimisme. En vrac, on a : pourquoi je ne veux pas d'enfants ou les apiculteurs sont des gens pas fréquentables. Il y a aussi des moments de story telling. C'est du stand up à l'anglo saxonne, d'où la variété des thèmes. J'adore Richard Pryor, Ricky Gervais, mais ma vraie référence, mon maître Jedi personnel, reste Eddie Izzard, qui oeuvre dans l'absurde à la Monthy Python. Les parties s'articulent dans cette mouvance-là. On a autant du story telling que de la vanne, de l'humour noir, de l'absurde.

Tu vas inclure de nouvelles chansons ?

Ça se met en place. Là je travaille sur une série d'aphorismes : soit je vais les intégrer en stand up, soit avec une guitare à la main. Avant le confinement, j'avais fait une quinzaine de dates, et le spectre commençait à s'affiner.

Tu disais que 2018, c'était une bonne année, là moins du coup...

On est en plein dedans ! Je sentais

bien 2019, mais les gens disaient que c'était pas si bien que ça. Mais si on compare à 2020, alors j'étais Nostradamus ! Espérons que tout ça ne soit pas trop prophétique. On n'est pas dans l'époque la plus joyeuse, et je ne sais pas vraiment jusqu'où on peut s'enfoncer... Le pouvoir de creusage de l'être humain peut être important !

C'était une consécration d'être programmé sur Netflix ?

Quand ça s'est fait, en 2016, il y avait très peu de spectacles présents sur Netflix, ça m'a fait plaisir d'être dans les premiers. Ça labellisait le spectacle comme étant de qualité. Pour mon deuxième spectacle, au moment de la diffusion, nous avons été confinés, nous avons donc décidé, avec la prod, de mettre le programme en libre accès. A mon humble niveau, c'est mon petit effort de guerre. Beaucoup de gens l'ont vu, c'est du gagnant-gagnant pour tout le monde.

Tu es reconnaissant auprès du Jamel Comedy Club, ou est-il difficile de se défaire de cette image ?

Je suis complètement reconnaissant ! C'était, en 2006, un coup de projecteur total sur mon travail. Le stand up était alors nouveau en France, même si Desproges ou Coluche en

faisaient déjà. On n'était plus obligé de passer par des galeries de personnages, avec des noirs-lumière entre chaque, on parle simplement aux gens. On se voit de temps en temps avec Jamel, on va peut-être même retravailler sur certains projets artistiques.

Tu as de nombreux projets parallèles, un groupe de métal, tu as sorti une BD...

On a créé le groupe Princesses Leya avec Antoine Schoumsky. C'est hybride : à la fois concert, pièce de théâtre et comédie musicale. On est un peu identifié auprès du grand public aujourd'hui, on a même fait le warm-up du Hellfest, avec Dagoba, devant sept mille personnes, à cette époque où les concerts existaient encore ! Nous préparons un album qui sera une sorte de feuilleton radiophonique. Également chaque été, je participe à Blockbuster sur France Inter avec Frédéric Sigrist, pour pouvoir exploiter une de mes facettes, l'amour de la pop culture. Quant à la BD, j'étais le scénariste et porteur du projet « White Spirit », sorti chez Delcourt, début 2019. C'est mon hommage aux Contes de la Crypte, une histoire fantastique matinée d'humour noir. Je travaille sur une deuxième en ce moment même.

BEAM!

Arnaud Tabarec débarque à Toulon.



« Il y a des choses que nous ne pouvons plus faire si nous voulons rester humains », c'est le cri d'alerte du chef Arnaud Tabarec, qui a œuvré des années à la tête des cuisines du Five Seas Hotel à Cannes. Chef des stars visitant la cité du cinéma, Arnaud Tabarec s'est offert le luxe d'une prise de conscience globale et d'une remise en question tant de son positionnement écologique que de sa cuisine. En résulte son arrivée à Toulon au sein du Telegraphe où il ouvre le restaurant BEAM! Kitchen & Cocktails. Le concept ? S'inscrire non seulement dans une véritable démarche écologique, respectant l'environnement par le choix de produits sélectionnés selon l'éthique de leur culture, mais aussi dans une volonté de les optimiser à travers la tentative du zéro déchet. C'est aussi la recherche d'une cuisine saine menée par une forte tendance végétale qui se veut digestive et énergisante. « Je ne veux pas rendre tout le monde végétarien, mais j'aimerais les amener à réfléchir à leur chemin et leur condition. Aujourd'hui,

chaque fois que je mange, je me fais du bien » avoue le chef. « Je vais mettre mes vingt-cinq années de savoir au service de cette manière d'aborder l'alimentation. C'est une question d'éducation et de transmission ». Au BEAM!, la pause déjeuner ou la soirée entre amis prendra une toute autre dimension, puisque manger ne sera plus un prétexte ou une habitude mais deviendra un véritable acte militant... Jusqu'à nous apprendre qu'il est aisé d'associer gourmandise, santé et respect de notre planète. La convivialité prend donc un nouveau visage et promet de faire de nombreux émules !

À la carte

On sait la particularité du Telegraphe et les nombreux engagements qu'il défend depuis son ouverture en 2018. La création de son restaurant ne pouvait pas faillir à la règle et sa philosophie s'inscrit dans chaque assiette et dans le décor de ce lieu atypique. Alors il n'est pas question de parler d'une carte fixe

que l'on retrouvera chaque jour et pour une durée indéterminée. Il n'est pas question de figer un produit au risque de voir le chef se contraindre à le cuisiner. Ici pas de carte, mais des propositions à l'image de ce que les producteurs amèneront au quotidien. Une cuisine intuitive qui se traduira par l'envie de faire, l'amour du produit et ce que la nature offre de meilleur au moment où le besoin se fait sentir. Une équation qui se vérifiera le matin pour la création de petits déjeuners, le midi en mode cantine et les jeudi, vendredi et samedi soirs pour des soirées tapas. On vivra au BEAM! des expériences tout au long de la journée, aux côtés d'un chef qui œuvre depuis plus de vingt ans pour régaler les palais les plus exigeants... Un gage de confiance et une délicieuse envie de tenter l'aventure.



COUP DE COEUR

Cinéma

OCTOBRE

LES PETITS ÉCRANS

— SALLES DE CINÉMA ET LIEUX D'EXPRESSION —

« Drunk »

Thomas Vinterberg

Drunk dépeint l'histoire de quatre amis qui vont décider de mettre en pratique la théorie d'un psychologue norvégien selon laquelle l'homme aurait dès la naissance un déficit d'alcool dans le sang. Ils espèrent qu'en se lançant dans cette folle expérience alcoolisée, ils arriveront à retrouver un peu d'aplomb afin de corriger leurs vies sentimentales et professionnelles chaotiques. Plus qu'un film sur quatre souldards en quête d'ivresse, c'est une ode à la vie que nous livre ici le réalisateur de Festen. Vinterberg croque de manière tragi-comique le quotidien de ces quatre

hommes pris dans l'engrenage de leur vie et qui veulent retrouver le désir de vivre. Et même si la mise en scène naturaliste du réalisateur de Festen ne nous épargne rien des conséquences des actes de nos quatre compères, la dramaturgie enlevée du film et le panache insufflé par leurs quatre interprètes principaux - emmené tambours battant par un exceptionnel Mads Mikkelsen - nous entraînent dans un furieux chant du cygne dont on n'en sortira pas indemne. Bref, le grand film de cette fin d'année 2020 se trouve là.

Maxime Decerier

Marie-Claude Pietragalla

Servir la danse au plus grand nombre.



Elle est certainement la danseuse et chorégraphe française la plus célèbre. Danseuse étoile de l'Opéra de Paris dès 1990, directrice du Ballet National de Marseille en 1998, elle fonde en 2004 avec Julien Derouault le Théâtre du Corps. Son dernier spectacle, plus que sa propre histoire, raconte son amour pour la danse.

La femme qui danse c'est un peu votre autobiographie ?

C'est à partir de textes que j'ai écrit sur la danse, sur mon expérience personnelle, que j'ai souhaité mettre en scène et chorégrapier. J'amène le spectateur dans un voyage sensoriel, avec un travail sur la voix et la respiration, et visuel, avec la chorégraphie et une scénographie d'images qui interagit avec ma voix. Je pars de cette découverte de la danse que j'ai eue étant enfant. Mais au-delà de mon expérience personnelle, cela résonne dans le cœur et le corps de ceux qui aiment la danse, qui en ont fait ou qui s'interrogent sur ses origines, son développement...

Parlez-nous du procédé de sons, très complexe, que vous contrôlez avec divers appareils...

Je suis microtée. On entend donc toute cette respiration qu'en général on ne dévoile pas au public. Tout cela est amplifié, il y a des delays, le travail est important. Dans une partie du spectacle, j'ai un capteur qui permet de changer le rythme de la musique, qui va suivre les mouvements du corps, et qui agit également sur l'image. C'est très agréable tout à coup de pouvoir gérer la musique, qu'elle s'adapte à nos mouvements et non le contraire.

La bande son est plutôt éclectique, de Tchaikovsky à Birdy Nam Nam, c'est pour rendre le spectacle accessible à tous ?

C'est aussi par rapport au propos de chaque tableau. Elle peut être en lien avec le texte, la chorégraphie, ou en prendre le contrepied, comme du contemporain sur du classique. J'aime la musique dans sa globalité : classique, electro, vocal... Le choix n'est pas gratuit, il sert le spectacle, mais est aussi réalisé par rapport à mes goûts.

C'est un exercice facile pour vous d'écrire ces textes ?

Le « Théâtre du corps », fondé avec Julien Derouault, est une structure originale où nous imbriquons théâtre, danse, textes, poésie... Là c'est encore plus particulier. Nous mettons en spectacle mes pensées propres sur la danse. On doit livrer une intimité de sensations, d'émotions, de ressentis. Ce n'est pas évident de mettre des mots sur les premières impressions que nous avons eu quand notre corps s'est mis à bouger. Mais je sentais que c'était le moment de le faire, c'était un rendez-vous presque évident. J'aime transmettre, et je souhaite aider cette génération qui arrive. J'ai d'ailleurs sorti chez Laffont une série jeunesse, moitié autobiographie, moitié fiction,

sur l'Opéra de Paris, que nous sommes en train d'adapter en BD. C'est un spectacle ouvert à tout public. Quelqu'un qui parle de sa passion peut être le miroir d'une autre passion, que ce soit la musique, le chant etc. Quand on est passionné, on est happé par notre discipline.

Quelles sont les principales qualités d'une grande danseuse ?

Se demander avant tout comment on sert la danse : par rapport à soi ou dans la générosité. La danse est bien plus grande que les danseurs. Même si on est un grand danseur, et j'en ai rencontré, la danse nous dépasse. Il faut aimer par-dessus tout l'art, être conscient qu'on le sert. Cela va nous nourrir et nous permettre, à tous les âges, d'ouvrir le champ des possibles. Plus on a d'ouverture intellectuelle, plus on sert notre art. Il faut croiser les disciplines. Les arts visuels, la littérature, la technologie, tout nous nourrit. J'adore les arts croisés. Il faut être ouvert, curieux, et tous les jours, tel l'artisan, remettre son ouvrage sur le métier. Il faut également vivre intensément chaque minute. La danse est un art éphémère. Il magnifie nos vies, mais quand le rideau est tombé la poésie s'arrête.



Eloïse Mercier

Une écriture sonore.

Forte du succès de la version courte l'année dernière, Eloïse nous propose une extension de son spectacle « Une goutte d'eau dans un nuage » à Châteauvallon. Ode au changement, voyage sensoriel dans un Saïgon dans lequel elle a vécu, elle nous embarque dans un seul en scène hors du commun, qui mêle à la scénographie sons et vidéos, créés en collaboration avec Vincent Bérenger.

Dans ce spectacle, tu souhaitais rendre hommage à cette ville ou avant tout parler des changements que l'on vit lors d'une expatriation ?

Je parle de transformation. De cette ville, Saïgon-Ho Chi Minh City, qui se modernise à toute allure, et de la narratrice transformée par ce voyage. Rien ne change plus d'état qu'une goutte d'eau dans un nuage, comme le dit Robert Musil. Il y a une résonance entre paysage et intériorité du personnage. Elle traverse des états violents, submergée par ses émotions. Le paysage de la même façon a été traversé par la violence de la guerre, de la modernité, ou de la mousson. J'y suis retournée en décembre, dix ans après y avoir vécu et beaucoup de choses ont changé. Il y a aussi un monde entre les imaginaires autour de cette ville, qui datent de l'époque coloniale de Marguerite Duras et sa réalité aujourd'hui.

Pourquoi avoir décidé de faire une version plus longue ?

Déjà le format de quarante-cinq minutes est difficilement programmable. Châteauvallon-Liberté nous a donc proposé de réaliser une version plus longue. Mais surtout je n'avais pas dit tout ce que j'avais à dire. La version courte se tenait mais était un peu énigmatique. Nous sommes retournés au Vietnam pour récolter plus de sons et d'images, nous

avons donc la matière pour faire une version plus longue.

Pourquoi utiliser des objets miniatures sur scène ?

Dans l'écriture ça m'aide de m'appuyer sur des objets, ça déclenche des idées, et ça raconte autre chose que le texte. J'ai aussi commencé avec très peu de moyens, avec ce que j'avais sous la main. Pour mon précédent spectacle « Cadres de vie », j'avais gardé les Playmobils de mon enfance avec lesquels je me racontais des histoires. Pour celui-ci, afin d'ouvrir mon imaginaire, j'avais besoin de voir cette installation. Dans le prochain spectacle de la Cie, qui s'intitulera « Les Meutes », la scénographie sera plus imposante.

La bande-son revêt une place importante...

C'est une histoire de sensation. Dans mon écriture, je peins des images et des sensations. Le texte a été écrit en même temps que la bande-son, Vincent et moi avons fait nos recherches ensemble. C'est aussi un travail sur le rythme de la narration, le texte est calé sur le son. Certains disent même que c'est hypnotisant. Ça a été pensé comme un même mouvement, qui t'amène ailleurs. Dans la version plus longue, nous avons travaillé sur des changements de rythme,

nécessaires dans ce format. Quand j'écris, je pense de façon sonore. D'ailleurs, pendant le confinement, France Culture et la SACD en partenariat avec le Théâtre de la ville, a lancé un appel à texte de fiction radiophonique, sur le thème « Imagine le monde de demain ». J'ai eu la joie de faire partie des lauréats avec mon texte « L'Oreille intérieure », sélectionné parmi plus de mille cinq cent candidatures. La vidéo est importante également, afin d'immerger le spectateur dans une ambiance sensorielle. Elle est intégrée dans la scénographie, les images sont projetées sur une vieille télé, dans l'intimité de cette chambre. Pendant le confinement, nous avons aussi réalisé des capsules vidéo autour du spectacle, que l'on a proposées sur YouTube et Facebook.

Sur ce spectacle, tu as un soutien important de la scène nationale Châteauvallon-Liberté...

C'est une coproduction. Nous devons être accueillis en résidence à Châteauvallon en avril. Nous l'avons faite en appartement dans un premier temps, puis là-bas en juillet, et juste avant la représentation d'octobre. Nous sommes également soutenus par la région Sud Paca, le Département du Var, la SACD, et Arsud.

Sabine Quilici

Danse, transmission, création, respect



Avec un peu d'imagination, beaucoup de persévérance et de talent, Sabine Quilici a fait d'une simple école de danse à Bandol, une jeune compagnie d'envergure internationale.

Comment la compagnie Étoiles 2 rue est-elle née ?

Avec ma soeur, on avait eu l'idée de dépasser la simple reproduction de chorégraphies que l'on pouvait voir dans certaines écoles traditionnelles de danse. On avait besoin de créer. En 2003, nous étions un groupe de filles formées au classique et au modern-jazz dans une école très académique et nous avons rencontré des garçons de la cité Berthe qui faisaient du hip-hop. Contrairement à nous, ils étaient autodidactes. C'était le choc culturel. Nous nous sommes réunis pour mélanger tout cela et nous professionnaliser. En 2006, on a reçu un financement du Ministère Jeunesse et Sports sous la forme d'un Défi Jeunes pour transmettre notre concept. On a réuni cent cinquante danseurs, de quatre ans à l'âge adulte. Mais aujourd'hui, on ne fait plus de spectacle avec les danseurs adultes, notre priorité est de transmettre. La compagnie est devenue une grande famille. D'ailleurs, mon mari en fait partie et notre enfant aussi !

La compagnie Alchimie project est une version plus jeune de votre compagnie ?

Oui, on travaille avec une vingtaine de jeunes de dix à

dix-sept ans. Au début, on a développé la compétition. Il faut savoir que le Breakdance est une discipline qui entrera aux Jeux olympiques de Paris en 2024. Nos moins de seize ans ont été champions de France au Battle of the year et ils ont représenté trois fois la France aux championnats du monde. On a remporté aussi de nombreux prix en modern-jazz. Mais dans ce projet, on met en avant l'expression et l'épanouissement. C'est important pour nous de développer la mixité des genres, le mélange garçons-filles et le côté inter-générationnel. Les jeunes ont donné eux-mêmes le nom « Alchimie » au projet, en faisant écho à notre façon de travailler ensemble. Nous ne faisons que les orienter avec des thèmes, et eux proposent des mouvements et des idées. Nous, nous les aidons à créer.

Pourquoi avoir intitulé le spectacle « Thérapie de groupe » ?

Pour travailler sur les relations entre ados. On échange beaucoup avec eux sur d'autres sujets que la danse. Certains se posent des questions sur leur identité, d'autres ont des soucis familiaux. L'adolescence est une période charnière pour construire sa personnalité. Ils ont chacun leurs qualités et

l'envie de s'exprimer autrement que par la parole, d'être acteurs de leurs danses. Depuis la reprise physique des cours, on est un peu bouleversé, parce que le contact physique est une grande part de notre travail et qu'on ne peut plus prendre les mêmes risques qu'avant. Heureusement, nous avons toutes ces technologies pendant le confinement. On parle souvent de « déshumanisation » des rapports humains à cause des réseaux sociaux. Certes, il y a un aspect négatif, mais il faut aussi parler du positif ! Ils ont pu s'entraîner, leurs relations se sont développées différemment, de façon exacerbée, sans la gêne d'être face à face.

Votre prochaine date ?

Le 24 octobre ! Arnaud Gentil, le directeur de la communication de Bandol a adoré notre travail et a voulu nous programmer au Théâtre Jules Verne. On a la chance d'avoir deux jours de résidence avec les techniciens du théâtre pour que notre jeune compagnie vive ce spectacle comme de vrais professionnels !



Francis Huster

J'aime les héros.

Robert De Niro l'avait adaptée au cinéma dans « Il était une fois le Bronx », Francis reprend au théâtre Jules Verne la pièce de Chazz Palminteri qu'il avait déjà montée en 2012. Adeptes du seul en scène, exercice réalisé dans « Le joueur d'échecs » ou « Mémoires d'un tricheur », il incarne ici les dix-huit personnages du récit.

C'est un exercice particulier d'incarner autant de personnage ?

Chazz raconte sa véritable histoire. A neuf ans, il assiste à un meurtre perpétré par la mafia, devant son immeuble du Bronx, le quartier italien de New York. Il vient d'une famille italienne traditionnelle, avec un père chauffeur de bus, et une mère qui reçoit ses copines. Il ne va pas dénoncer le tueur, et le caïd du quartier, Sunny, va le prendre sous son aile. Ils rentrent dans une relation de père à fils. Adolescent, il devra choisir, soit la mafia, soit changer de vie. En réalité, on n'interprète qu'un seul personnage : Chazz. Je me suis rendu à New York pour connaître sa famille. Tous les personnages sont vus à travers son filtre. C'est un travail passionnant que j'ai réalisé avec la collaboration du metteur en scène Steve Suissa, qui n'est pas loin d'avoir vécu ça. Il a cette tendresse humaine, cette force de caractère et la générosité qu'ont ces êtres de la nuit, un peu comme dans les films de Gabin de cette époque-là. Au-delà de l'atmosphère, la morale de la pièce touche beaucoup le public. Surtout en rapport avec ce que l'on vit, le terrorisme à l'époque où j'ai créé la pièce, et le Covid maintenant. Tu as ce même choix, soit tu ne penses qu'à toi dans ta lutte contre le Covid soit tu risques tout et tu aides les autres. Cela

donne sa profondeur à la pièce, tu es d'un côté ou de l'autre de l'échiquier. On pose la question de la responsabilité. Même si tu es au sommet de la République, quelqu'un te jugera, Dieu, ou l'histoire... Il y a des règles. Par exemple, dans le dernier PSG-OM, les entraîneurs auraient dû être sanctionnés pour le comportement de leurs joueurs qui était inadmissible. Ils en sont responsables. Également, les anglosaxons aiment les héros, alors que la France, depuis une vingtaine d'années, défend le mythe de l'anti-héros. J'aime les héros, que ce soit Rocky, ou Jean Moulin. Et tout le monde peut en être un dans sa propre vie. En Formule 1, Gasly gagne une course et devient immédiatement un héros !

Vous affectionnez cet exercice du seul en scène que vous avez réalisé plusieurs fois...

Ça permet de recommencer à zéro à chaque fois. Tu es seul avec le rôle, et avec toi-même, mais il ne faut pas prendre la place du rôle. Il faut tenir la distance, comme en cyclisme, sans te mettre à douter de ce que tu fais. C'est un effort de concentration qui ne se joue à rien, qu'à l'écoute du public. S'il est accroché dès le départ, c'est merveilleux, et ça c'est la responsabilité du metteur en scène ! Aussi, c'est une remise en question.

Pourquoi avoir voulu reprendre Bronx, huit ans après ?

Je reviens à la télévision dans la nouvelle série de TF1 : « Ici tout commence », qui est partie pour durer dix ans... Et également au cinéma. Je serai donc plus rarement au théâtre. Je disposais d'une année, et c'est cette pièce que j'ai eu envie de refaire. J'ai été très ému quand Chazz et sa famille sont venus voir le spectacle. C'est un héros dans la vie.

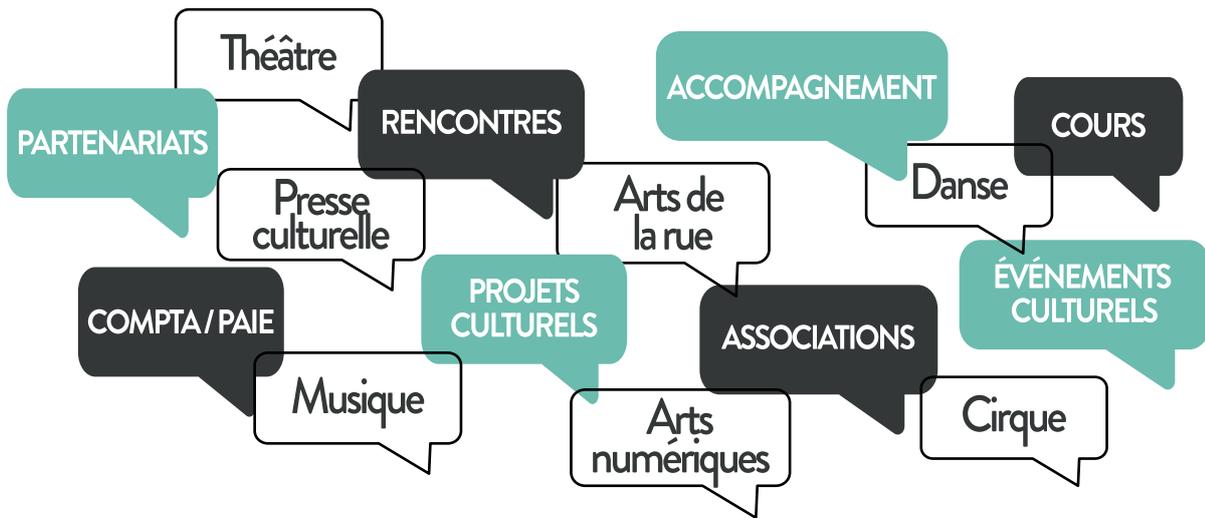
Votre collaboration avec Steve Suissa est importante, qu'est-ce que vous aimez tant dans son travail ?

Il a l'œil du public. Certains metteurs en scène ne se soucient que du jeu des acteurs. D'autres, comme Pierre Mondy, Jacques Charon ou Raymond Rouleau sont capables de te dire ce que le spectateur ressent. Il faut avoir confiance et ne pas se juger soi-même. Parfois, tu avances et tu dévies. Et Steve te le dit. Dans celle-ci, pendant longtemps, je jouais chaque personnage différemment, ça virait à la performance d'acteur, alors que, comme je l'ai déjà dit, le tout est vu à travers un seul personnage. Il a également été mon élève au Cours Florent, donc je le connais bien.

MOZAÏC

● ● ● portail pour l'art vivant

PÔLE D'ACCOMPAGNEMENT DES STRUCTURES ARTISTIQUES



MOZAÏC accompagne des associations de spectacle vivant tout au long de leur parcours, dans une démarche d'économie sociale et solidaire.

Privilégiant la relation directe avec ses adhérents, l'association Mozaïc les aide au quotidien et s'occupe de l'administration, de la comptabilité et de la gestion sociale. Disponible à tout moment, elle les soutient également dans leur structuration et leur développement. Grâce à ses outils et son expérience du secteur culturel, elle propose un travail approfondi, tout en conservant des tarifs adaptés à l'activité et à l'économie du milieu associatif.



04 94 30 79 38 | contact@asso-mozaic.fr

Mozaic Asso @asso_mozaic www.asso-mozaic.fr

PARTENAIRES FINANCIERS



PARTENAIRES DE PROJETS

